



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



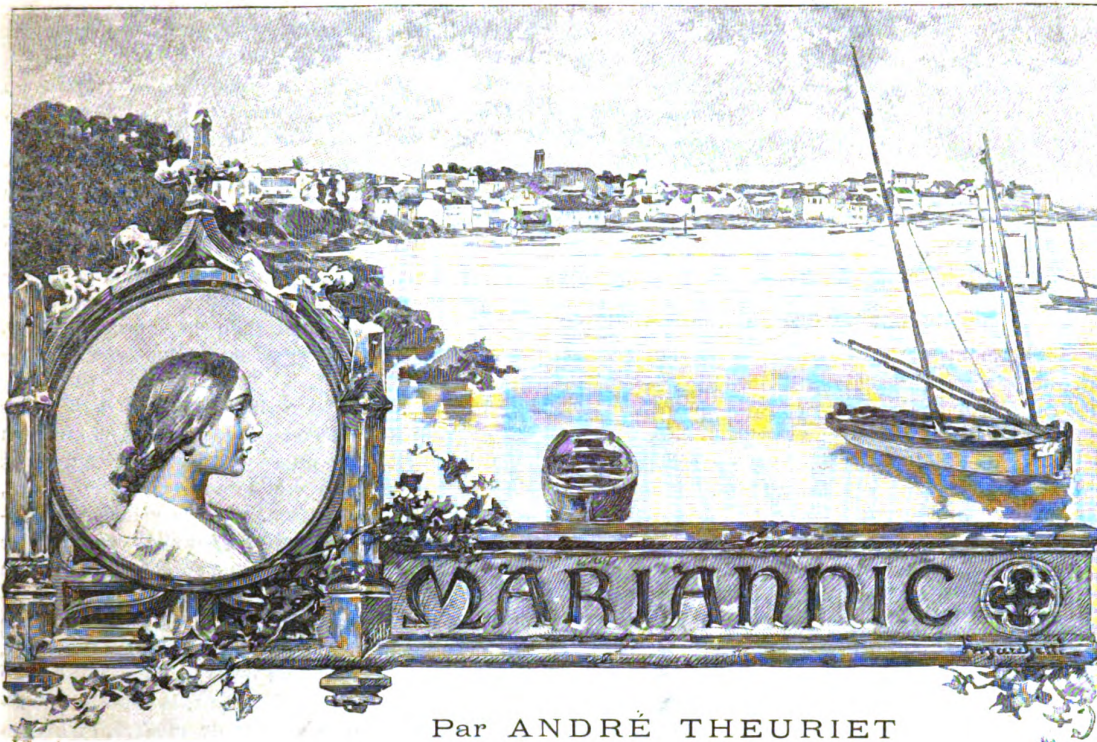
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Mariannic

André Theuriet

Marchetti



Par ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRATIONS DE MARCHETTI

PREMIÈRE PARTIE

I

Le logis où le peintre Yves Cormier avait élu domicile, à Plô-mar, donnait sur la campagne et sur la baie de Douarnenez. La propriétaire, une veuve Le Beuzec, louait la plus grande partie de son immeuble à des artistes ou à des touristes venus au pays pour la belle saison. Blanchie à la chaux, élevée d'un seul étage sur rez-de-chaussée, la maisonnette sommeillait, isolée au bord du chemin, juste à la crête de la falaise qui dévale vers le port de pêche.

Au commencement de juillet — six heures du matin — Yves Cormier, qui était depuis un mois déjà installé à Plô-mar, se réveilla à la chanson des hirondelles gazouillant sur les chéneaux du toit, se frotta les yeux, consulta sa montre et sauta d'un bond hors du lit :

— Bigre!... six heures... et on dirait que le soleil n'est pas levé... En voilà un flémard, qui manque à tous ses devoirs!

Il enfila son pantalon et ouvrit toute grande la croisée. Une brume laiteuse s'étendait sur la campagne et empêchait de voir la baie.

— Bon! pensa-t-il, voilà le brouillard, et j'ai, à sept heures, rendez-vous avec la petite Soisic pour mon étude... Heureusement, le vent est à l'est, ça ne durera pas...

Ablutions abondantes, rapide toilette, puis une

écuellée de soupe chaude, avalée dans la cuisine de M^{me} Le Beuzec, et Yves Cormier, sac au dos, traversa le chemin.

Du fond du port, de joyeux cris d'enfants montaient parmi les blanchâtres transparences de la brume. Ainsi qu'Yves l'avait conjecturé, les vapeurs commençaient à être moins denses. De longs rais de soleil caressaient de leur lumière rosée la paroi rocheuse où serpentait un sentier escarpé; le peintre y croisait au passage des laveuses qui remontaient déjà avec leur baquet de linge. Peu à peu, le soleil buvait le brouillard et découvrait un adorable paysage de mer.

Au-dessous des prairies mamelonnées, dans un encadrement de hêtres, de chênes et de frênes, la baie, ruisselante de clarté, s'étalait à perte de vue. Une tendre nuance azurée en colorait la surface tranquille, tandis que de lointaines gazes d'un gris argenté en masquaient encore la profondeur. Des houles de buées opalines rampaient au long des côtes et en submergeaient la base; mais les cimes surgissaient en plein soleil et, sur la droite, le double sommet du Méné-hom se détachait baigné d'une lumière mauve. Des mouettes blanches planaient dans le ciel et des voiles blanches couraient sur la mer qui s'azurait à chaque instant davantage.

Yves savourait en connaisseur cette féerie du paysage matinal. Les verdure trempant presque dans le flot, cette large baie céruléenne, cette ville sortant de la brume, ce divin mariage des arbres,



du ciel et de la mer, c'était beau comme le plus beau rêve. Quand il atteignit le lavoir où l'eau des sources miroitait parmi des roches brunes, il aperçut son modèle qui l'attendait, debout sur une pierre plate. Soisic était une ouvrière de dix-huit ans, couturière de son métier et posant à ses moments perdus pour les peintres qui abondent à Douarnenez. Elle avait le pur type cornouaillais : les cheveux bruns sous la coiffe tuyautée, les traits délicats, le teint clair et deux grands yeux peu timides. Ayant reconnu de loin le peintre, elle se tenait déjà dans la pose indiquée : la tête s'enlevant sur le bleu frais de la baie, les mains occupées à tricoter un bas de laine, tandis que la brise faisait frissonner sa jupe courte sur ses jambes fines.

— Parfait ! s'écria Yves, tout en ajustant son châssis sur le couvercle de sa boîte, bonjour, Soisic !... C'est tout à fait ça, ma fille... Maintenant ne bougeons plus !

Et en homme qui sait le prix du temps, après avoir attentivement comparé le modèle à l'étude commencée, il s'était mis à la besogne.

Yves Cormier touchait à peine à la vingt-cinquième année. Il était élancé, maigre et robuste, avait une physionomie à la fois grave et ouverte, avec quelque chose de farouche et de caressant dans le regard. De longues moustaches brunes et tombantes masquaient sa bouche aux lèvres spirituellement mobiles. Fils d'un obscur employé de Quimperlé, il avait à vingt ans quitté sa Bretagne pour Paris, où il était entré à l'atelier de Cabanel. Logé au sommet d'une maison du boulevard Montparnasse, il y vivait fort mal d'une petite pension allouée par son département et joignait à grand-peine les deux bouts. Forcément sevré de tous les plaisirs parisiens, il se contentait de manger, en maugréant, son pain sec à la fumée du rôti des heureux. L'hiver, il piochait à l'atelier et, pour grossir ses maigres ressources, s'employait à toutes les besognes qui concernaient son métier. Il portait à des prix dérisoirement doux les boutiquiers de son voisinage, retouchait des dessins d'amateurs et travaillait pour les imagiers religieux du quartier Saint-Sulpice. Dès la belle saison revenue, il regagnait en troisième classe sa Bretagne, prenait son gîte dans quelque village de la côte et y menait la vie peu coûteuse des paysans, demeurant tout le jour face à face avec cette nature cornouaillaise, dont il cherchait à traduire la grâce sauvage et l'intime mélancolie.

Il avait l'amour de son art renforcé par un véhément désir d'arriver à la notoriété. Ces deux passions le soutenaient et lui permettaient de supporter bravement les privations, la monotone solitude et les deboires de ces années de début qui, tout de même, lui semblaient plus grises, plus nues et pierreuses que les landes les plus arides de son pays de Cornouailles. Comme le chien de la fable :

Il était tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être...

Toutefois, même lorsque le démon du plaisir le

harcelait, sa volonté de Breton têtue le maintenait en sagesse. Il tournait résolument le dos à la tentation et se bornait, en guise de réconfort et de calmant, à se répéter, non sans une pointe d'ironie, certains axiomes raisonnables, dans le genre de ceux-ci : « La vie est trop courte... Le temps est de l'argent, et je n'en ai pas à perdre... » Mais, tout en mettant prudemment une martingale à ses désirs, il n'en était pas moins vexé de bouder contre son ventre ; il se promettait que si, un jour, il parvenait à tenir le succès et à vendre sa peinture, il se dédommagerait amplement de ses années de vertu, qu'il comparait plaisamment aux sept vaches maigres de l'Écriture.

En attendant, il besognait ferme, luttant contre les difficultés de l'exécution, heureux comme un Dieu lorsqu'il avait pu rendre avec vérité un trait de physionomie, un mouvement pris sur nature, un rapide jeu de lumière. Alors la griserie du travail l'empoignait si fort qu'il oubliait sa fringale de plaisir et ne songeait plus qu'à son art. Ce matin même, par exemple, en face de la jolie Soisic, qui était précocement coquette et n'eût pas été fâchée de fleureter un brin, pendant les minutes de repos, il restait indifférent aux œillades aguichantes de l'ouvrière. Le métier l'absorbait, la *femme* n'existait plus pour lui qu'à l'état de *modèle*, et le sensuel attrait que Soisic répandait au dehors, comme une fleur exhale son parfum, s'évaporait en pure perte.

Pourtant cette subtile émanation de la coquetterie féminine n'était point perdue pour tout le monde. A quelques pas du peintre et de son modèle, un curieux rôdait, qui semblait partagé entre la satisfaction de reluquer l'affriolant minois de Soisic et le désir d'examiner de plus près la toile de l'artiste. C'était un quinquagénaire bien découplé et bien conservé, grand, avec un commencement d'embonpoint, solide sur jambes et carré d'épaules. Des favoris poivre et sel, taillés comme ceux des officiers de marine, encadraient militairement sa figure aux lèvres rasées, au nez de viveur, aux yeux gris pétillants sous d'épais sourcils. Son veston de gros drap bleu, son pantalon de même étoffe, emprisonné jusqu'au genou dans des jambières de cuir, s'harmonisaient en leur simplicité cossue avec la physionomie fine, les brusques allures du personnage, et lui donnaient l'air d'un gentilhomme campagnard, mâtiné de commerçant calé et avisé en affaires. Ce flâneur matinal, en effet, n'était autre que M. Tanguy de Tromelin, propriétaire du manoir de Kerdouarnec et directeur d'une des principales sardineriers de Douarnenez.

Insensiblement, M. de Tromelin s'était rapproché. Il s'enhardissait jusqu'à se pencher par-dessus l'épaule du peintre, afin de contempler l'étude où la figure, plus qu'à demi ébauchée, se détachait en clair sur le fond gris de la toile. A mesure qu'il reconnaissait l'exactitude de la tête et du buste, la justesse du mouvement, le nouveau venu s'émerveillait et son visage exprimait l'inquiétude et l'ébahissement que cause aux bourgeois et surtout

aux paysans, la constatation d'une ressemblance frappante obtenue par de mystérieux procédés.

— Hé! hé! murmura-t-il avec un clignement d'yeux, bonjour, Soisic!... mes compliments, monsieur, c'est crânement ressemblant!

— Vous trouvez? répliqua Yves Cormier sans se déranger; ça commence à venir, mais ça n'y est pas encore... Repassez vers midi et vous verrez la chose terminée.

— Vraiment, tout sera fini pour midi?... quand avez-vous commencé?

— Hier, à quatre heures.

— Etonnant! s'écria M. de Tromelin, vous êtes un habile homme, monsieur! et vous devez gagner gros à ce métier-là... Sans indiscrétion, combien vous paye-t-on une peinture comme celle-ci?

— Pas autant que je le voudrais... A vous parler franc, rien du tout, attendu que mon étude n'est pas destinée à la vente.

— Alors, c'est pour votre plaisir que vous travaillez?

— Pour mon plaisir, d'abord, riposta l'artiste, qu'amusait l'apparente naïveté du questionneur, mais surtout pour mon instruction. Voyez-vous, dans notre métier, l'apprentissage est long, et nous sommes obligés d'exécuter beaucoup de ces petites machines-là, avant de devenir patrons et d'avoir pignon sur rue.

— Vraiment! s'exclama le fabricant de conserves, dont la physionomie s'éclaircit; en ce cas, il faut être riche pour prendre une profession aussi peu lucrative.

— Ça n'est pas absolument nécessaire... Il suffit d'être patient et d'avoir le feu sacré... Ainsi, moi qui vous parle, je ne roule pas précisément sur l'or... Néanmoins, le métier m'amuse et je ne me décourage pas... J'aurai peut-être encore quelques années à trimer, avant d'être connu et de vendre ma peinture, mais, après, mon affaire sera cuite et je rattraperai le temps perdu, je vous en réponds!

En achevant ces mots, il riait d'un rire silencieux qui retroussait ses lèvres charnues et découvrait deux rangées de dents blanches — des dents aiguës et serrées, qui semblaient parfaitement organisées pour croquer les pommes du plaisir, dès que le fruit défendu serait à leur portée.

M. de Tromelin était subitement devenu méditatif. Le mordillement de ses lèvres, le plissement vertical de son front à la racine du nez, trahissaient une sorte de calcul laborieux. Tout à coup, il parut se décider; ses yeux s'éclairèrent d'une lueur aimable et brusquement il se campa en face du peintre.

— Comment vous appelez-vous, monsieur l'artiste? demanda-t-il en soulevant son feutre.

— Yves Cormier, dit le peintre un peu ébaubi des façons singulières de son interlocuteur.

— Eh bien, monsieur Yves Cormier, je suis, moi, M. de Tromelin, directeur des sardinières de l'île Tristan... Je demeure là-haut, près de Ploa-ré,

au manoir de Kerdouarnec, et j'ai une proposition à vous adresser.

— Je vous écoute, monsieur de Tromelin, répliqua Yves en saluant à son tour.

— Voici... Il y a longtemps que j'ai envie de faire faire mon portrait... Pouvez-vous vous charger de ce travail-la?

— Avec plaisir, monsieur, je puis très bien couvrir ma journée en deux... Piocher le matin mes études, et vous réserver l'après-midi.

— Parfait! reste à savoir quelles seraient vos conditions? En ma qualité de commerçant, j'aime à traiter tout d'abord la question d'argent. Bien que je sois à mon aise, il ne m'est pas permis de déboursier une grosse somme pour satisfaire une fantaisie, et si cette fantaisie devait me coûter trop cher, j'y renoncerais... à regret, mais j'y renoncerais.

La bourse d'Yves Cormier était maigrement garnie et son temps n'avait pas une valeur marchande bien établie. Il vit dans cette offre inattendue une aubaine et résolut de se montrer coulant.

— Monsieur de Tromelin, répondit-il, je suis honoré de votre proposition, et fort enchanté de votre façon de traiter rondement les affaires... Voyons, pensez-vous que trois cents francs, ce soit trop cher?

— Hum! trois cents francs ne se trouvent pas sous le pied d'une mule, mais puisque vous êtes raisonnable, je ne serai pas regardant... Va pour cent écus, et si je suis content de mon portrait, j'en aurai sans doute un second à vous commander.

— Un second, s'écria Yves alléché... celui de M^{me} de Tromelin, peut-être?

— Non, je suis veuf, mais...

Ici, M. de Tromelin s'arrêta pour réfléchir. Il avait eu la langue levée pour proposer à Cormier de peindre sa fille; mais il songeait tout à coup que Marianne de Tromelin avait vingt-deux ans, et un scrupule le faisait hésiter. Était-il convenable d'introduire près d'une jeune fille ce grand et beau garçon d'artiste, et de le charger de la peindre?... « Pourquoi pas? se dit-il. Mariannic est trop bien née et trop fière pour se laisser courtiser par un barbouilleur de toiles, et puis si ce M. Cormier ne met que douze heures pour dessiner la petite Soisic, nos deux portraits seront l'affaire de cinq ou six séances; je serai là pour surveiller le peintre, et, en cas d'absence, je ferai chaperonner l'enfant par sa vieille bonne... D'ailleurs, il n'y a pas de risques... »

Après un moment de silence, il reprit :

— Je suis veuf, mais j'ai une fille qui court sur ses vingt-deux ans. Elle est en âge de se marier, et elle peut me quitter d'un jour à l'autre. Je voudrais du moins avoir sa peinture pour me tenir compagnie, quand l'enfant ne sera plus avec moi... C'est à elle que je faisais allusion, en vous parlant d'un second portrait... Nous en reparlerons, du reste, quand je l'aurai consultée...

— Je suis à votre disposition, monsieur, déclara

Yves en se levant, quand voulez-vous commencer à poser ?

— Le plus tôt possible... Venez dîner dimanche à Kerdouarnec, après la grand'messe, et nous prendrons jour... Entendu, n'est-ce pas ? dimanche, midi... Serviteur, cher monsieur, et mille pardons de vous avoir dérangé...

II

Derrière l'église de Ploa-ré, dont la flèche de granit émerge d'un massif de hêtres, une route sinueuse qu'on appelle « l'allée Sainte-Croix » mène à un calvaire aux bras rongés de lichen. De là, on entend monter les rumeurs de Douarnenez et, par-dessus des feuillées moutonnantes, on aperçoit un coin de la baie, tantôt noyée dans une brume lumineuse, tantôt bleuissante et ensoleillée. L'endroit est mélancolique. Le sol herbeux amortit le bruit des pas des rares promeneurs qu'on y rencontre. Par certains jours voilés, la mer vaporeuse, le pâle feuillage des trembles, les grisailles du clocher de pierre, s'unissent pour imprégner l'allée Sainte-Croix d'une tristesse pénétrante, mais douce au cœur. On s'y sent enveloppé de solitude, on s'y croit très loin du monde. Et cependant, à quelques pas de là, derrière une futaie de châtaigniers plantés au revers de la colline, s'étendent trois domaines aux noms pittoresquement sauvages : — Coat-an-air, Kergoadic, Kerdouarnec.

Les paysans et les manoirs bretons aiment la vie cachée. Celui de Kerdouarnec est enfoui sous les châtaigniers. Une étroite et oblique allée de hêtres voutés en ogive conduit à la porte cochère qui ouvre sur une vaste cour, semée de brins de paille, où des poules picorent et où des pigeons voltigent au-dessus du toit aigu de leur fuie. Les granges et le pressoir forment deux ailes ; au fond, la maison d'habitation montre sa façade tapissée de vigne entre deux tourelles en éteignoir. La porte tréflée au cintre surbaissé, les fenêtres à meneaux délicatement sculptés, disent l'âge du logis, qui a été bâti vers le milieu du seizième siècle. Par un vestibule dallé de granit, on entre de plain-pied, à droite, dans la cuisine spacieuse ; à gauche, dans une salle à manger aux murs blanchis à la chaux, où les meubles de noyer, fabriqués à Pont-Croix : armoires, crédences et dressoirs avec leurs cuivres d'un jaune clair, mettent une note hospitalière et gaie. Cette pièce communique avec un salon tendu de verdure, parqueté, décoré de glaces aux dorures effacées, et dont le meuble de soie passée n'a pas été renouvelé depuis le règne de Louis XVI. Les croisées du salon donnent sur le jardin, auquel on accède par une double porte vitrée et un perron enguirlandé de jasmins.

Ce jardin antique et fleuri est le charme de ce vieux logis ; il le complète et le poétise. Exposé au levant, ombragé de chaque côté par un double mur de charmilles, il est dessiné à la française. Ses allées se coupant en croix, et à l'intersection des-

quelles un cadran solaire se dresse sur une stèle moussue, sont bordées d'un fouillis de plantes rares ou communes qui y foisonnent à la bonne aventure : les sarriettes s'étalent au pied des camélias, les citronnelles voisinent avec des lys de Jersey ; des buissons de roses safranées ou cramoisies y exhalent un discret parfum et balancent leurs corolles où viennent dormir des cétoines dorées. Au printemps, l'enclos est embaumé de lilas et de mugets ; à l'automne, la clématite y exhale son odeur d'amande à côté des buis au parfum amer. A l'extrémité, une source alimente un vivier encadré de caisses de lauriers-roses et tout verdoyant de lentilles d'eau. Au delà, jusqu'à l'horizon, la campagne onduleuse dévale avec ses prés verts et ses blancs carrés de sarrasin. Dans le cadre des pins grêles et des hêtres fouettés par le vent de mer, on a là, sous les yeux, une apparition de la Basse-Bretagne, avec ses bouquets de chênes, ses chemins creux, ses manoirs solitaires et ses landes violettes où surgit l'aiguille d'un clocher.

Marianne de Tromelin était la reine et l'âme de ce domaine de Kerdouarnec. Elle en avait la poésie sauvagerie, le charme virginal et enveloppant. Vingt-deux ans, assez grande, bien faite, elle ressemblait à la Vierge que le Corrège a peinte dans le *Mariage mystique de Sainte-Catherine*. Son visage offrait le même modelé suave, les mêmes roseurs ambrées, la même bouche mignonement charnue, pleine à la fois de retenue et de tendresse. Ses paupières aux longs cils, très souvent baissées, donnaient à sa physionomie une expression adorablement chaste. Quand elles se relevaient, elles découvraient deux yeux d'une limpidité de source, deux yeux ingénus, d'un bleu pers, où semblait se refléter la nappe céruléenne de la baie. Ses cheveux châtain, séparés en deux bandeaux épais, retombaient par derrière en un lourd chignon sur une nuque aux pâleurs dorées.

Marianne — Mariannic, comme l'appelait familièrement son père — était fille unique et avait perdu sa mère à douze ans. Resté veuf, M. de Tromelin s'était d'abord proposé de veiller lui-même à l'éducation de l'enfant. Mais, après un essai de quelques mois, la tâche lui avait paru trop pesante. Il ne possédait nullement les qualités d'un bon éducateur. Homme d'affaires et homme de plaisir, étourdi et légèrement égoïste, il s'absentait trop souvent du logis, et Mariannic, abandonnée à elle-même ou à la direction d'une bonne qui la gâtait, poussait comme les plantes de son jardin, à la garde du bon Dieu. Au bout de six mois, Tanguy de Tromelin, qui ne manquait pas de sens pratique, s'aperçut que sa fille n'apprenait rien et s'ensauvageait chaque jour davantage. Alors il la mit au couvent, chez les Ursulines de Pont-Croix, et l'y laissa jusqu'à dix-huit ans. A part l'écriture, l'orthographe et l'histoire sainte, elle n'y acquit pas beaucoup plus de science qu'à Kerdouarnec, mais sa sauvagerie se teignit d'une mysticité tendre et le rêve prit plus souverainement possession de



son âme d'adolescente. En dehors des exercices de piété et des heures de classe, la discipline des bonnes sœurs n'était point trop sévère et une certaine liberté était laissée aux élèves. Mariannic en profitait et donnait pleinement carrière à son goût pour la solitude et la rêverie.

L'été, dans les allées touffues du jardin conventuel qui s'étendait jusqu'aux berges de la rivière; l'hiver, sous l'étroite nef de la chapelle, — dont les vitraux peints représentaient, dévotement agenouillés devant la Vierge, des évêques, des chanoines, des dames et des chevaliers, — elle passait

des heures en vagues contemplations. Elle se racontait à elle-même, en l'imaginant à mesure, l'histoire des personnages dont les vêtements aux riches couleurs prenaient au soleil des tons fantastiques. Les efforts de son imagination s'exerçaient surtout à propos d'un blond chevalier vêtu de velours vert, qui s'inclinait devant la Vierge en lui montrant son cheval harnaché et prêt à partir. — Pour quel voyage d'aventures le cavalier se préparait-il?... Quelles bénédictions ou quelle protection demandait-il à la mère de Dieu?... Chaque fois, Mariannic se posait ces questions et inventait un nouveau roman au sujet de cette course chevaleresque. Dans les chimériques voyages du blond seigneur au justaucorps vert, elle s'attribuait toujours un rôle; elle chevauchait en croupe avec ce chevalier d'élection; ils s'en allaient ensemble à travers des pays de légende, dont l'enfant avait recueilli les appellations suggestives dans la *Vie des Saints* ou les Actes des Apôtres : — Thessalonique, Ephèse, Césarée, Damas et finalement Jérusalem... Inévitablement, après de mirifiques prouesses, son héros mourait en saint et en martyr, et elle se voyait pleurant toutes ses larmes sur son tombeau. Il était devenu l'occupation de ses récréations, le fidèle et attentif compagnon de sa solitude.

Souvent, pendant les stations au jardin, elle allait s'asseoir sur un banc adossé au mur qui surplombait au-dessus de la route d'Audierne. Renversant sa tête en arrière, elle passait des heures à contempler la chevauchée des nuages galopant sur le bleu pâli du ciel. Fouettés par le vent de mer, tantôt ils se cabraient révoltés, tantôt se précipitaient échevelés, tête basse et crinières flottantes. Quelques-uns apparaissaient comme de grises haquenées montées par des filles aux coiffes blanches; d'autres semblaient un défilé de jeunes seigneurs, parmi lesquels son saint ami, le chevalier, se distinguait par la noblesse de sa tournure et la hauteur de sa taille. A mesure que le jour avançait, le vent s'apaisait; les nuages marchaient avec plus de lenteur; leurs formes se transmuiaient et les lueurs du couchant leur prêtaient de chaudes colorations qui rappelaient à Mariannic les opulentes nuances des vitraux de la chapelle. Ils devenaient semblables à de grands vaisseaux glissant sur une mer aux vagues rougissantes et appareillant pour un mystérieux voyage. A l'arrière, l'irradiation du soleil déclinant faisait surgir des figures d'étranges timoniers teints de pourpre et de violet, et, parmi eux, la haute stature du chevalier au justaucorps de sinople. Et les yeux de Mariannic les suivaient avec une curiosité attendrie jusqu'à ce que, le soleil s'éteignant, la brise se relevant, toute l'escadre aérienne se dispersât, laissant derrière elle une plaine semée de minuscules nuées grises, rappelant les ondulations de la lande...

Le rêve prenait ainsi une maîtresse place dans la vie de l'adolescente et l'imaginaire chevalier devenait plus intimement associé à ses secrètes pensées. Pourtant, aux environs de la seizième année,

une transformation s'opéra dans l'âme de Mariannic. Elle se désaccoutuma peu à peu des chimériques contemplations et s'intéressa davantage aux choses de la terre. A un certain retour de printemps, elle s'aperçut tout à coup des beautés plus tangibles du milieu qui l'entourait, et se passionna pour les fleurs du jardin, les arbres du clos, pour le paysage verdoyant qui s'étendait au delà des murs. Pendant les promenades que les élèves faisaient le jeudi sous l'escorte de deux sœurs converses, la poésie de la Bretagne se révéla insensiblement à Mariannic de Tromelin. Elle la respirait dans le parfum des chèvrefeuilles sauvages, dans la grâce des églantines épanouies au bord des chemins creux, dans le charme solitaire des sources coulant à travers prés ou dormant, encadrées de roseaux et d'iris. Les menhirs, se dressant parmi les chênaies ou au milieu de la lande, lui parlaient des temps anciens; le tintement des cloches s'envolant des clochers à jour résonnait doucement dans son cœur; les processions des Pardons exaltaient sa piété et lui mettaient les larmes aux yeux. Lorsqu'à dix-huit ans, elle revint définitivement à Kerdouarnec et s'y installa en souveraine, elle trouva à sa terre natale une beauté qui jusque-là ne l'avait point frappée, et elle se sentit plus fière d'être Bretonne.

D'ailleurs, avec ses purs yeux couleur de mer, ses cheveux châtain, sa pâleur ambrée, sa rêveuse sauvagerie, Mariannic semblait la personnification de la Bretagne celtique. Elle en avait la tendresse passionnée, l'esprit d'indépendance, la tenace fidélité, la poésie naïve et la foi brûlante. Bien qu'une fois rentrée au logis, elle ne s'occupât guère de compléter son instruction fort élémentaire, pourtant elle lisait quelques livres permis par son confesseur : le *Barzaz-Breiz*, la légende des Saints bretons, et surtout un recueil de *Gwerz* cornouaillais, trouvé dans la modeste bibliothèque du manoir. Ces poèmes populaires, écrits dans le sobre et énergique dialecte qu'elle parlait depuis l'enfance, chantaient la foi et la vaillance bretonnes; ils étaient imprégnés de la saveur du terroir, ils prêchaient l'attachement et le dévouement à la terre d'Ar-mor,

La terre de granit recouverte de chênes :

ils opéraient une évolution nouvelle dans l'âme passionnée de Mariannic. A mesure qu'elle les relisait, elle découvrait en son cœur des régions inconnues, des horizons verts et charmants, pareils à ceux que ses yeux apercevaient de la terrasse de Kerdouarnec — un infini de plaines coupées de châtaigniers, de champs de blé noir, de landes bleuâtres où pointaient de lointaines aiguilles de clochers.

Mais ces poèmes cornouaillais ne célébraient pas seulement le courage et la force des fils d'Ar-mor, la ténacité de la foi bretonne et les miracles des Saints; ils parlaient aussi d'affections fidèles et persévérantes, comme dans le *gwerz* du *Marquis de Traon-loané*, d'amours plus fortes que la mort,

comme dans celui de *Marie Darriennic*. Marianne s'émerveillait au récit de Marie la lépreuse que son amoureux revient visiter dans la cabane solitaire où on l'a reléguée, et qu'il étreint dans ses bras, au risque de gagner la contagion. — Sa poitrine s'oppressait, ses yeux se mouillaient à la lecture de ces huit vers :

« Pour aujourd'hui, d'ici je ne m'éloignerai,
Il faut que je vous voie, Marie;
Il faut que je vous voie, Marie,
Et quand j'en deviendrais malade, peu importe!
Quand elle a ouvert sa porte.
Il a sauté à son cou;
Il a sauté à son cou
Et ils sont morts tous deux sur la place! »

Une nouvelle conception de la vie s'épanouissait en elle. Il se passait en son cœur de vierge quelque chose de semblable à ce qui s'agitait dans le jardin paternel au printemps, quand les pousses des narcisses sortaient de terre, quand la sève gonflait les bourgeons écaillés de la charmillie, et que des fleurs roses s'ouvraient aux branches noires des amandiers. La mystique figure du chevalier au justaucorps vert ne la préoccupait plus; les chimériques rêveries ne lui suffisaient plus; sa nature aimante éprouvait le besoin d'une tendresse plus réelle. Elle pensait maintenant à la joie de rencontrer un cœur viril battant à l'égal du sien, qui aurait le même culte pour la terre bretonne, la même foi et les mêmes enthousiasmes. Avec quelle ardeur, avec quelle robuste affection elle l'aimerait!.. Elle se sentait capable pour lui de tous les dévouements, de tous les sacrifices. Cet amoureux impatientement attendu existait quelque part; il errait sans doute en quelque coin de la lande et, un jour, il franchirait le seuil de Kerdouarnec, il se présenterait à elle en disant, comme dans le gwerz de *l'Héritière de Keroulaz* :

« Je voudrais être petite colombe blanche,
A Keroulaz, sur le toit :
Je voudrais être sarcelle
Sur l'étang où tu laves tes vêtements... »

Sans fièvre, mais avec un frémissement léger comme le vent d'avril dans les hêtres, Mariannic *espérait* l'ami inconnu, qui prendrait son cœur et lierait sa vie à la sienne. A l'automne, en regardant les feuilles dorées des châtaigniers tomber dans le vivier; au printemps, en voyant rougir les bourgeons des tilleuls, elle se disait avec confiance : « Pour sûr, il viendra!.. »

Le dimanche qui suivit son entretien avec M. de Tromelin, tandis que les cloches de Ploaré sonnaient l'Angélus de midi, Yves Cormier, ayant pour la circonstance revêtu sa jaquette noire et son pantalon gris, longeait les sinuosités de l'allée Sainte-Croix, où le soleil, dardant d'aplomb, faisait ressembler à de l'argent mat les feuilles des trembles, et emplissait les talus de la chanson réveillante des sauterelles. Aux deux tiers de l'allée, il s'enfonça sous la voûte de l'avenue qui descendait à Kerdouarnec. Une sensation de fraîcheur, succédant à la brûlure des rayons caniculaires, l'induisit à ralentir le pas pour ne point se présenter en un

désagréable état de moiteur aux hôtes du manoir. Tout en cheminant lentement à l'ombre, il pensait à l'accueil qui l'attendait et se demandait s'il ne s'était pas engagé un peu à l'étourdie. Ces portraits médiocrement payés ne lui rapporteraient-ils pas un temps précieux et ne lui rapporteraient-ils pas plus de tracas que de profit? Il savait par expérience combien les bourgeois qui se font peindre sont difficiles et enclins aux caprices agaçants. Leur exigence est en raison directe de leur ignorance et laisserait la patience d'un saint. M. de Tromelin, passe encore, sa tête était assez amusante, et puis les hommes se contentent à moins de frais que les femmes. Mais si le gentilhomme se mettait en tête de commander aussi le portrait de sa fille, c'est là que commencerait la tablature. Quelle sorte de personne était cette demoiselle de Tromelin? Yves courait risque de tomber sur une de ces mijaurées de province, qui changent de pose et de costume tous les jours et ne se croient jamais assez embellies. « Pourvu que je n'aie pas affaire à un laideron! se disait-il en se rapprochant du porche cintré de Kerdouarnec; enfin, nous allons bien voir... »

Au milieu de la cour, il trouva M. de Tromelin qui l'attendait et qui lui souhaita la bienvenue :

— Bravo! vous êtes l'exactitude même... Ma fille n'est pas encore revenue de la grand' messe, mais elle ne peut tarder... Si vous le permettez, nous ferons d'abord le tour de mon vieux domaine.

Il lui montra les engrangements et le pressoir, puis l'introduisit dans la maison d'habitation. La façade tapissée de vigne, avec sa porte triflée et ses croisées à meneaux du plus pur style Renaissance, délecta Yves Cormier et, quand ils entrèrent dans le salon tendu de verdure, l'ensemble harmonieux et simple de l'ameublement, la vue d'un gros bouquet de roses posé sur le guéridon, le rassurèrent et le prévinrent en faveur du goût de la maîtresse du logis.

— Voici ma fille! s'écria M. de Tromelin.

Yves vit sur le palier du perron apparaître M^{lle} Marianne de Tromelin. Elle s'était décoiffée déjà et son chapeau rond, noué par les brides, pendait à son bras, tandis qu'elle tenait encore entre ses doigts gantés son paroissien. Le jeune homme détailla d'un rapide coup d'œil de peintre ses grands yeux couleur de mer, le teint rose et ambré, le corps souple que modelait une robe bleu pâle, et il fut ravi.

— Mariannic, reprit le père, voici M. Yves Cormier, dont je t'ai parlé et qui a consenti à exécuter mon portrait... J'espère qu'il ne sera pas trop mécontent de son modèle; et maintenant que la présentation est faite, ne laissons pas refroidir notre dîner... Cher monsieur, offrez votre bras à M^{lle} de Tromelin et passons, sans plus de cérémonie, dans la salle à manger...

III

Mariannic, surprise de trouver le peintre plus jeune et plus distingué qu'elle ne se l'était imaginé,

demeura d'abord très réservée et même un peu farouche. Mais, dès le second service, la rondeur de M. de Tromelin, d'une part, et, de l'autre, la simplicité bonne enfant de Cormier, arrivèrent à fondre la glace. Yves n'était nullement poseur et il ne manquait pas d'esprit lorsqu'il se sentait à l'aise. Sa franchise et son humour plurent à M^{lle} de Tromelin ; mais ce qui acheva surtout de gagner le cœur de la jeune fille, ce fut l'enthousiasme avec lequel l'artiste vanta les beautés de la Bretagne. Quand elle sut qu'il était né à Quimperlé et qu'il parlait *brezonnec* aussi bien qu'elle, Mariannic devint plus expansive et ne traita plus Cormier en étranger.

Il fut convenu que, dès le lendemain, dans l'après-midi, Yves commencerait le portrait de M. de Tromelin. A l'heure indiquée, le peintre arriva avec son attirail et trouva le gentilhomme qui l'attendait au salon. D'abord tout alla bien. La recherche de la pose, les préliminaires de la mise en train, amusèrent M. de Tromelin, et il se prêta docilement aux exigences de l'artiste. Mais, dès la seconde séance, avec son inexpérience de bourgeois, il s'étonna des tâtonnements de Cormier et de la lenteur du travail. Il s'était imaginé que les choses se passeraient avec la même rapidité que pour l'étude faite d'après la petite Soisic. La perspective de longues heures d'immobilité l'effrayait déjà. Très remuant de son naturel, il ne pouvait longtemps garder la pose. Dès qu'il sentait le regard du peintre braqué sur lui, une torpeur le prenait, ses yeux se fermaient insensiblement et, craignant de s'assoupir, il se levait d'un bond en se plaignant d'avoir des fourmis dans les jambes. Après trois jours d'épreuve, il se sentit à bout de patience et fut tenté d'envoyer promener Yves Cormier et le portrait. Néanmoins un scrupule l'arrêta. « Je ne puis pourtant pas, songea-t-il, déranger ce garçon pour rien, j'aurais trop l'air d'une girouette ! Ma foi, je vais prier Mariannic de me remplacer ; je préfère encore le rôle de chaperon à celui de modèle... »

Le soir même, il avoua à Cormier qu'il avait trop présumé de ses forces et qu'il demandait grâce.

— Cela ne modifiera en rien nos conventions, ajouta-t-il, et nous réglerons à six cents francs vos honoraires ; seulement ma fille prendra ma place, et vous ne perdrez pas au change : elle aura plus de temps à vous donner ; elle sera pour vous un modèle plus patient et plus intéressant.

Le lendemain, en effet, lorsque Yves entra dans le salon, il y trouva M^{lle} de Tromelin en compagnie de Janette, sa vieille bonne.

— Mon père, dit la jeune fille, m'a chargée de l'excuser... Il a été appelé à la Sardinerie pour une affaire urgente... Quant à moi, me voici toute prête à prendre sa place ; seulement, je suis très embarrassée, n'ayant jamais posé de ma vie, et je réclame toute votre indulgence... D'abord, trouvez-vous que ma toilette puisse aller ?

— Vous êtes très bien, répliqua-t-il ; mais puisque vous consultez mon goût, je préférerais vous peindre avec la robe que vous portiez dimanche,

lorsque je vous ai vue pour la première fois.

Elle rougit légèrement :

— Ma robe bleue?... Patientez un moment, ce sera tôt fait!..

Elle sortit avec la vieille Janette. Un quart d'heure après, elle reparaisait vêtue comme l'avait désiré Yves. La robe bleu pâle moulait merveilleusement son jeune corps.

— Maintenant, dit-elle en souriant, ayez l'obligeance de m'indiquer où je dois m'asseoir et comment je dois me tenir.

— J'aimerais à vous peindre en plein air, répondit Cormier, et, comme le beau temps semble vouloir durer, nous pourrions choisir une place dans le jardin.

— C'est une bonne idée... Je serai là au milieu des choses que je préfère... Janette, viens avec nous au jardin !

Ils descendirent les degrés du perron et marchèrent côte à côte entre les plates-bandes bordées de buis, d'où s'exhalait, dans la chaleur de juillet, des odeurs de citronnelle et de thym. Non loin du vivier où fleurissaient les lauriers-roses, un mur à hauteur d'appui séparait le jardin du verger en contre-bas et formait une sorte de terrasse. De distance en distance, un pilier de maçonnerie soutenait des fils de fer autour desquels s'entortillaient les légumes retombantes d'une vigne-vierge. Un banc, auquel on accédait par deux marches usées, était pratiqué dans l'épaisseur du mur.

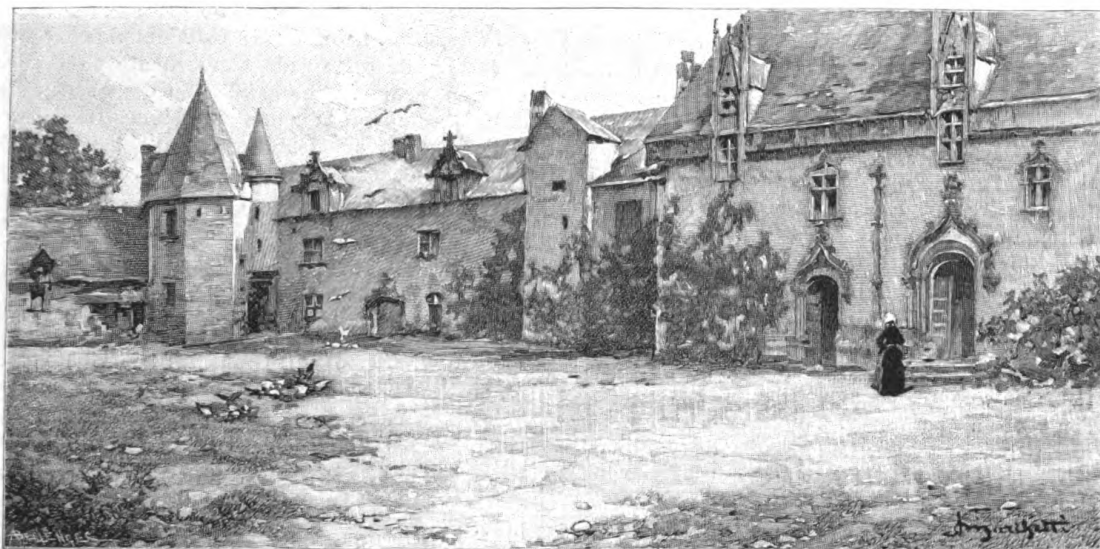
— Tenez, mademoiselle, dit le peintre, asseyez-vous ici.

ANDRÉ THEURIET.

(A suivre.)



(Reproduction interdite. Droits de traduction expressément réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.)



MARIANNIC

Par ANDRÉ THEURIET — Illustrations de MARCHETTI

(N° 2. — Voir notre dernier numéro.)

Mariannic, obéissant docilement aux instructions d'Yves Cormier; avait gravi les deux marches et s'était assise sur le banc de granit encastré dans le mur du jardin. Ainsi placée, le haut du buste dépassant le parapet, la jeune fille avait pour encadrement naturel les branches de la vigne-vierge; ses épaules, son cou et sa tête s'enlevaient sur les fonds bleuâtres de la lande et le ciel d'un azur pâli. Ces couleurs tendres et fines s'harmonisaient exquisément avec ses cheveux châtain, ses yeux clairs et la délicate nuance de la robe.

— C'est parfait! s'écria l'artiste enchanté, vous aurez un livre entr'ouvert sur vos genoux, vous serez adossée au mur et vous pourrez, de cette façon, conserver plus longtemps la pose, sans vous fatiguer.

Elle était charmante ainsi, tournant le dos au soleil, le visage caressé par l'ombre des vignes-vierges et se détachant sur le vaporeux et lointain paysage. Ravi de sa trouvaille, Cormier éprouvait la joyeuse ivresse qui précède l'exécution et rêvait de faire une belle œuvre, quelque chose qui rappellerait, comme arrangement, le portrait de *la Joconde*; seulement, au lieu de l'inquiétante Monna Lisa à l'énigmatique sourire, ce serait une franche et chaste figure de vierge bretonne qui regarderait le spectateur; au lieu des fantastiques rochers d'un bleu sombre, chers au Vinci, ce seraient la lande et le ciel qui feraient le fond du tableau.

Il alla quérir son chevalet et sa boîte; Mariannic s'assit sur le banc avec son livre de *Gwerz* dans son giron, et le travail commença.

D'abord l'esquisse au fusain, lentement et soi-

gneusement étudiée. A chaque instant, Yves s'arrêtait et, le coude au genou, les yeux fouilleurs, contemplait longuement M^{lle} de Tromelin. Jamais encore il n'avait été si fortement empoigné par la beauté d'un modèle. La lumière, atténuée par l'épaisseur des entortillements de la vigne-vierge, baignait discrètement l'ovale allongé du visage, la suavité des traits, le pur modelé des paupières, le nez fin aux ailes mobiles, la grâce des lèvres rougissantes, la molle flexion du cou d'un blanc doré. Mariannic, avec ses bandeaux plats, sa robe très ajustée aux plis sobres, ressemblait à une vierge préraphaélite qui aurait eu plus de rondeurs dans les contours, plus de souplesse dans les lignes. Saisi d'admiration et de crainte, Yves se demandait avec angoisse, si la tâche n'était pas au-dessus de ses forces et s'il arriverait jamais à rendre tout le charme de ces formes à la fois très chastes et très délectables.

De temps en temps, pour ne pas abuser de la docile patience de son modèle, qui posait fort consciencieusement, il l'engageait à prendre quelques minutes de repos. Tous deux se levaient et cheminaient le long de la terrasse, examinant les nuances infiniment douces de la lande onduleuse, s'extasiant sur la grandeur mélancolique du paysage. Le peintre demandait les noms des paroisses éparées dans la campagne fuyante; puis, écoutant à peine la réponse, il gardait ses yeux fixés sur Mariannic. Un magnétique attrait le ramenait invinciblement à la contemplation du visage de la jeune fille. Il était tenté de s'écrier: « Vous réunissez en

vous les grâces et la poésie du paysage, et vous êtes infiniment plus charmante que le ciel, la terre et les arbres! » Parfois leurs regards se rencontraient; M^{lle} de Tromelin lisait comme à livre ouvert dans les prunelles d'Yves Cormier l'admiration qu'elle excitait. Elle rougissait. Un silence se faisait entre eux, si profond, si troublant, que l'artiste, pour le rompre, s'écriait :

— Si nous reprenions la pose!...

Pendant les premières séances qui suivirent, M. de Tromelin jugea convenable de demeurer en tiers avec les deux jeunes gens. Mais de même qu'il s'était montré peu endurant lorsqu'il posait pour son compte, de même il se fatigua bientôt de son rôle de spectateur. L'ouvrage n'avancait pas assez vite, à son gré. Le mutisme d'Yves, l'immobilité de sa fille, l'énermaient. Il étouffa de longs bâillements et, à la fin, il éclata :

— Sacrebleu! s'écria-t-il, je croyais que vous auriez mené ça aussi rondement que le portrait de la petite Soisic!

Cormier s'évertua à lui expliquer la différence qui existe entre une étude, où on se borne à indiquer sommairement les valeurs, et un portrait très poussé, où l'artiste s'efforce de rendre la personnalité du modèle et de la faire complètement revivre sur sa toile. M. Tromelin n'y comprit pas grand'chose, mais se jura en son par-dedans qu'il n'assisterait plus aux séances. Il pensait d'ailleurs que la surveillance de Janette suffirait pour maintenir le décorum et la correction nécessaires et qu'on pouvait se passer de lui. Chaque jour désormais, il trouva un prétexte pour s'esquiver et ne reparut plus qu'à l'heure du souper, que le peintre partageait souvent avec le père et la fille.

Dès la fin de la semaine, Yves et Mariannic demeurèrent donc complètement abandonnés à eux-mêmes. Janette même finit par leur fausser compagnie. Ils n'abusaient pas d'ailleurs de cette liberté, loin de là; M^{lle} de Tromelin, très réservée et concentrée, gardait un reste de sauvagerie qui éloignait toute familiarité; Cormier, de son côté, était trop timide et avait trop de tact pour dépasser les bornes d'une respectueuse admiration. Néanmoins, peu à peu, ces tête-à-tête dans la solitude du jardin établissaient entre eux une discrète intimité. Dans les intervalles de la pose, les conversations sortaient de la banalité et devenaient plus personnelles. Yves narrait plaisamment les difficultés de ses débuts et l'ingéniosité avec laquelle il se procurait de petits travaux de *brocante*, afin de doubler les cinq cents francs annuels que lui octroyait la munificence du Conseil général. Mariannic, à son tour, lui contait des détails de sa vie au couvent; toutefois, avec une pudique retenue, elle s'abstenait de mentionner sa chimère du chevalier au justaucorps de velours vert. Elle laissait plus volontiers voir son enthousiasme pour la terre bretonne et son goût pour la poésie populaire de la Cornouailles. Parfois elle ouvrait le volume de gwerz et, à la prière du peintre, elle lui lisait d'une voix bien timbrée *les Loups de mer* ou *le Comte*

des Chapelles. Leurs cœurs battaient de concert à la lecture de cette rude et touchante poésie des gens du peuple. Sans qu'ils s'en doutassent, les chants bretons, résonnants d'héroïques tendresses et d'obscurs dévouements, les acheminaient vers une périlleuse et communicative émotion. A leur insu, dans l'antique jardin plein de fleurs, l'herbe d'amour poussait emmi les verveines et les œillets, en les enivrant de son capiteux parfum. Les regards qu'ils échangeaient devenaient plus éloquents; les soudains silences qui tombaient entre eux, plus expressifs et plus troublants.

Cependant le portrait commençait à bien venir. M. de Tromelin, quand il rentrait le soir de l'île Tristan, s'émerveillait de la ressemblance. Mariannic aussi se montrait ravie. Le seul Yves ne paraissait point satisfait. « Ce n'est pas encore ça! » murmurait-il en réponse aux compliments de son hôte.

Son mécontentement était-il simplement l'expression de ce sentiment très naturel qui pousse les vrais artistes à trouver l'œuvre exécutée très inférieure à l'œuvre rêvée; ou bien voyait-il avec ennui approcher l'heure où, le portrait étant fini, la chère intimité du jardin prendrait fin à son tour? Cherchait-il un biais pour prolonger les séances?... Il hochait la tête en regardant sa toile et il répondait mélancoliquement aux éloges de Mariannic :

— Non, ça n'y est pas... Bien que votre toilette soit très simple, elle a encore une coupe et des notes trop modernes pour exprimer tout ce que j'aurais désiré mettre dans ma toile... Elle ne s'harmonise pas assez complètement avec le paysage. J'aurais voulu, dans ce milieu si original, vous montrer telle que je vous vois, c'est-à-dire comme une incarnation de l'âme de la Bretagne... et je n'y ai pas réussi.

Mariannic ne répondit rien, mais une mystérieuse lueur passa dans ses yeux limpides. Le lendemain, quand le peintre fut introduit par la servante dans le salon, il n'y trouva pas, comme d'habitude, M^{lle} de Tromelin.

— Patientez seulement, dit Janette avec un malicieux sourire, mademoiselle ira vous rejoindre au jardin.

Il descendit le perron, attendit un quart d'heure, puis se dirigea vers le vivier, en songeant que peut-être la jeune fille s'était-elle rendue directement à l'endroit ordinaire de leurs séances. En se rapprochant de la terrasse enguirlandée de vigne-vierge, il aperçut de dos une Bretonne en coiffe blanche, accoudée au mur et regardant la campagne. Un peu intrigué, il avait ralenti le pas. Tout à coup l'étrangère se retourna et Yves poussa une exclamation admirative en reconnaissant Mariannic.

Elle avait revêtu le costume que portent les jeunes filles de Douarnenez, quand elles se fiancent ou quand elles vont aux noces. Sa délicate figure était encadrée dans la mousseline empesée de la « coiffe de cérémonie », fuyant en forme de corne derrière la tête. Sous cette coiffe neigeuse, on ne voyait de ses cheveux châtain que deux minces

bandeaux plaqués sur les tempes, et un chignon en catogan sur la nuque. Froncé derrière les épaules et croisé sur la poitrine, un châle de mousseline brodée enfonçait ses pointes sous la bavette d'un tablier de taffetas bleu tendre, dont l'étoffe souple, nouée à la taille par des rubans, retombait carrément sur la jupe de laine crème, découvrant deux pieds mignons chaussés de bas bleus. Dans cette toilette blanche, que la note claire de la chaussure et du tablier réveillait discrètement : sous les ailes légères de la coiffe de cérémonie, Mariannic avec son teint ambré, ses yeux pers, sa grâce chaste, incarnait admirablement cette fois, selon le rêve du peintre, la simple et pénétrante poésie de la race bretonne. Yves la regardait, extasié, muet de surprise.

— Comment me trouvez-vous ? demanda Mariannic.

— Adorablement belle ! répondit-il d'une voix assourdie par l'émotion. Vous avez d'instinct réalisé ce que je cherchais : une symbolique harmonie entre votre personnalité et la terre natale que vous aimez... C'est ainsi que dès le début j'aurais dû vous peindre.

— Eh bien, si ce n'est pas abuser de votre temps, peignez-moi maintenant telle que vous me voyez... Cela ne vous ennuie pas de recommencer ?

— Cela m'enchant, au contraire !... Nous gardons l'autre portrait pour les profanes et je ferai celui-ci pour vous seule... J'y mettrai tout mon cœur !

L'énergie passionnée avec laquelle il avait prononcé ces derniers mots envermeilla les joues de Mariannic. Tout en parlant, il avait pris une toile neuve et la plaçait sur le chevalet. Il se mit sur-le-champ à la besogne avec un entrain joyeux. M^{lle} de Tromelin, immobilisée dans la pose indiquée, regardait rêveusement le peintre. Celui-ci, les yeux fixés alternativement sur sa toile et sur son modèle, les sourcils froncés par une attention laborieuse, la face illuminée, semblait transfiguré. Au dedans d'elle, la jeune fille sentait sourdre un jaillissement de tendresse.

Pendant près d'une heure, ils demeurèrent silencieux. Pris par la fougue de l'exécution, le peintre ne s'apercevait pas de la fuite du temps. Tout d'un coup, il crut voir les traits de Mariannic se tirer et il comprit que, dans son égoïste fièvre de travail, il soumettait la patience du modèle à une trop rude épreuve.

— Pardon, murmura-t-il, je vous fatigue... Reposons-nous un moment.

M^{lle} de Tromelin sauta à terre, et se rapprocha du chevalet.

— Puis-je regarder ? demanda-t-elle timidement.

— Non, non... pas encore !... Asseyez-vous et causons, cela vous délassera... Est-ce que vous aviez déjà porté ce costume, avant de le revêtir aujourd'hui ?

— Oui, une fois, aux noces d'une ouvrière qui travaillait chez nous... Je ne voulais pas que ma toilette eût l'air de trancher sur celle des autres

invités, et je m'étais habillée en artisanne... C'est le costume des filles d'honneur de la mariée.

— Il est charmant.

— N'est-ce pas ?... On voudrait être ouvrière pour pouvoir le porter à sa propre noce.

— C'est une fantaisie qu'il vous sera facile de satisfaire, lorsque vous vous marierez... Personne ne s'en plaindra.

Tout en s'efforçant de plaisanter, tandis qu'il formulait ce compliment, Yves était pris d'une soudaine mélancolie ; sa physionomie se rembrunissait. Mariannic s'en aperçut, et, secouant la tête elle reprit avec vivacité :

— Oh ! moi, j'ai le temps d'y penser... Mon tour n'est pas encore venu !

— Ce n'est pas l'avis de M. de Tromelin.

— Qu'en savez-vous ? s'écria-t-elle, inquiète.

— Je le sais, parce que votre père me l'a laissé entendre en me parlant de votre portrait... Il prévoyait qu'un jour ou l'autre vous vous marierez, et c'est précisément pour cela qu'il a voulu avoir votre image, afin qu'elle lui tint compagnie, quand vous serez loin...

— Je me trouve heureuse comme je suis, et je ne songe pas à m'en aller de chez nous.

— Pourtant...

— J'ai idée que ceux qui me demanderont ne me plairont pas.

— Mais, insista-t-il, moitié riant, moitié sérieux, il s'en présentera, un jour, un qui vous plaira...

— Qui sait ?... Celui-là ne songera sans doute pas à me demander, répondit-elle en baissant ses paupières, comme pour empêcher son interlocuteur de lire dans ses yeux.

— Il n'osera peut-être point..., hasarda le peintre, mais d'une voix à peine distincte...

Il se fit entre eux un profond silence, pendant lequel on entendit les moindres rumeurs éparses dans la campagne : le frisselis de la brise dans les châtaigniers, le heurt des fléaux au fond des granges, et tout au loin la solennelle respiration de l'Océan sur la plage du Riz. Un rouge-gorge gazouilla dans un vieux pommier ; un papillon aux ailes fauves, ocellées de violet, se balança un moment au-dessus d'une joubarbe qui fleurissait dans une fente de la terrasse, puis s'envola en tournoyant.

— Ah ! murmura Yves, en continuant tout haut une pensée ébauchée dans l'arrière-fond de son cœur, que n'êtes-vous réellement une de ces simples ouvrières dont vous portez aujourd'hui le costume !...

Avec une sourde joie et pourtant avec un anxieux tremblement, elle l'écoutait parler, souhaitant à la fois qu'il complétât sa pensée, et frissonnant à l'idée qu'il allait devenir plus explicite. Mais la confiance qu'elle attendait, tout en la redoutant, s'arrêta sur les lèvres intimidées du peintre. Inquiète de ce nouveau silence, M^{lle} de Tromelin releva ses paupières : son limpide regard rencontra le regard épris d'Yves Cormier et, lentement, entre les yeux bruns du jeune homme et les prunelles

azurées de la jeune fille, un courant de tendresse s'établit; leurs âmes se pénétrèrent et se comprirent.

Yves lâcha sa palette et ses pinceaux et humblement s'agenouilla aux pieds de Mariannic :

— N'avez-vous pas deviné que je vous aime ? balbutia-t-il.

Les paupières ambrées s'abaissèrent de nouveau sur les yeux humides de Mariannic et un frémissement agita ses lèvres ; mais elle resta silencieuse.

— Si mes paroles vous offensent, renvoyez-moi ! continua Cormier ; je sais que j'aurais dû mieux me contenir : c'est presque involontairement que j'ai laissé mon secret s'échapper... Vous vous taisez?... Pardonnez-moi, et adieu!...

Mais, au lieu de le congédier, Mariannic lui tendit les mains ; un sourire courut, comme une soleillée, de sa bouche jusqu'à ses yeux, et, avec sa franchise coutumière, elle répondit simplement :

— Moi aussi, je vous aime...

Et, ce soir-là, on ne travailla pas au portrait plus avant.

IV

L'amour désormais imprégnait de sa subtile émanation le domaine de Kerdouarnec tout entier. Il donnait aux œillets et aux roses du jardin une senteur non pareille; baignait d'une idéale lumière les sombres tapisseries du salon; accompagnait d'une musique paradisiaque les rêves de Mariannic endormie dans sa chambre de jeune fille; mettait une sonorité plus allègre dans le tintement des cloches de Ploaré et répandait son enchantement jusque sur les grises ondulations de la lande. Partout il régnait en maître dans le manoir, — et ce n'était point l'amour inquiet et timide des commencements, mais celui qui, sûr de lui-même, heureux de se sentir partagé, s'épanouit avec pleine sécurité en deux cœurs qui battent à l'unisson.

Toutefois, de même que la nature du sol modifie les plantes et les varie, de même l'amour change d'essence suivant les âmes où il germe. Tout en étant loyale et sincère, la tendresse d'Yves différait de celle de Mariannic.

Artiste par-dessus tout, le peintre était principalement séduit par la beauté de M^{lle} de Tromelin. Ce qu'il avait d'abord aimé en elle, c'était la délicatesse des traits, l'accord harmonieux des lignes, la grâce des contours et l'expression du regard. Il trouvait une satisfaction d'art dans le charme qu'il subissait et, inconsciemment, cette considération accroissait la vivacité de sa passion. En outre, venant après des années d'arides labeurs, après les péripéties pénibles d'une lutte quotidienne pour l'existence, cet amour, éclos en un milieu propice, était pour lui une halte heureuse succédant à une marche fatigante. Cela lui donnait la sensation d'un repos sous les arbres en fleurs d'un courtil, autour duquel s'étend de tout côté la lande pierreuse. Il s'y délectait avec d'autant plus d'abandon

que son esprit en retirait autant de profit que son cœur. Certes, en s'éprenant de Mariannic, le peintre n'obéissait à aucun calcul d'intérêt, néanmoins un mobile plus vaniteux que tendre contribuait encore au développement de son amour : — Ce fils d'un obscur petit employé de Quimperlé, ce débutant encore inconnu, ne possédant d'autres ressources que son pinceau et n'ayant été jusque-là nullement gâté par les bonnes fortunes, éprouvait un mouvement de fierté en se sachant aimé d'une fille noble, distinguée, appartenant à l'une des meilleures familles de la Cornouailles. Son orgueil, secrètement chatouillé, le prédisposait à s'illusionner sur la force de l'affection qui l'attachait à Mariannic. N'étant point analyste de sa nature, il ne se rendait pas compte, du reste, de l'alliage qui altérerait la qualité de cette affection et, comme on l'a dit plus haut, il se croyait sérieusement épris de M^{lle} de Tromelin.

Quant à Mariannic, son amour était du métal le plus rare et le plus pur. Dès ses premières entrevues avec Yves Cormier, elle avait pressenti en lui l'ami inconnu dont elle rêvait sous les châtaigneraies de Kerdouarnec. La ferveur enfantine avec laquelle jadis elle avait suivi en imagination les chevauchées de son héros au pourpoint vert, la tendresse que lui avaient mise au cœur les gwerz cornouaillais, le besoin de dévouement qui la possédait, trouvaient enfin leur voie et leur objet. Comme elle, Yves était Breton et amoureux des beautés de la terre natale; il en comprenait le charme enveloppant et partageait les naïfs enthousiasmes de Mariannic. De plus, il était artiste, jeune, plein de talent et de confiance en l'avenir. Elle le trouvait beau, elle le parait de toutes les vertus dont elle avait doué d'avance l'ami si longtemps attendu. Depuis qu'elle vivait près de lui, son âme s'était épanouie et illuminée. Aussi elle aimait Yves Cormier d'un amour pareil, en sa robustesse et sa ténacité, à cette terre bretonne où la foi des ancêtres se conserve intacte; où les légendes gardent toute leur vitalité; où rien ne s'oublie, rien ne meurt.

Depuis l'après-midi où ils s'étaient avoué leur mutuelle tendresse, ils vivaient en un continuel ravissement. Rien ne troublait leur félicité dans cette solitude de Kerdouarnec où M. de Tromelin n'apparaissait plus qu'aux heures du souper, où Janette elle-même ne les surveillait que pour la forme et leur laissait une liberté absolue. Les jours coulaient pour eux clairs et ensoleillés; ils ne les comptaient plus, ils en remarquaient à peine la fuite légère. L'été faisait déjà place à l'automne, septembre répandait sur la baie ses brumes transparentes, à travers lesquelles on apercevait les vagues silhouettes des barques, dont un brusque coup de lumière blanchissait parfois les voiles inclinées. Les châtaigniers jaunissaient déjà par endroits; la lande se colorait de nuances d'un bleu sombre, pendant les jours pluvieux, et de fluides teintes d'or, dès que le soleil reparissait. — Souvent, après les séances accourcies, ils quittaient le



jardin et gagnaient la campagne silencieuse. Ils descendaient jusqu'à la plage du Riz par un chemin de piéton qui surplombe au-dessus de la baie et disparaît sous les ramures entrecroisées des

frênes et des hêtres. Là, on était enfoui dans une ombre feuillue; çà et là, sur les talus, les digitales et les silènes punctuaient de taches rouges la verdure uniforme et, de loin en loin, les halliers s'é-

cartant tout à coup laissaient voir, comme par une fenêtre, la mer d'un vert bleuâtre, pareil aux yeux de Mariannic. Des falaises d'un jaune pâle s'échelonnaient sur les contours de la baie ; la Méné-hom surgissait dans une buée lilas et détachait sa double cime sur un ciel d'un azur laiteux. La douceur de l'air, la grâce des fleurs sauvages avivant d'une note rouge la fraîcheur des prés et des arbres, emplissaient Mariannic et Yves d'une confiance joyeuse. Leurs âmes se sentaient allégées et plus à l'aise. Rien alors ne leur semblait de nature à mettre obstacle à l'épanouissement de leur amour et ils échangeaient de souriants projets d'avenir... Ils s'en revenaient au jour tombant. Une brume cendrée montait des prés humides, et en même temps une subtile mélancolie montait aussi en eux. La mer demeurait encore lumineuse ; mais, du côté de Douarnenez, les rochers s'enténébraient, le port devenait obscur et, au-dessus de Plô-mar, l'aiguille du clocher de Ploa-ré se profilait grise sur le velours bleu foncé des bois ; les pins de l'allée Sainte-Croix bordaient tristement l'horizon de leurs sommités en dents de peigne. — Avec le crépuscule, un doute envahissait l'esprit d'Yves Cormier, plus prompt à s'inquiéter, parce qu'il voyait avec plus de sang-froid la réalité des choses.

— Qui sait ? soupirait-il en serrant le bras de Mariannic posé sur le sien, qui sait si nous pourrions goûter encore longtemps cette paix heureuse ? cette joie de nous aimer sans arrière-pensée ? M. de Tromelin ignore notre affection et nos projets... Mais il faudra qu'il les connaisse bientôt, et croyez-vous qu'il se soucie d'accepter pour gendre un garçon ne possédant que ses pinceaux pour tout patrimoine ?

— Mon père m'aime, répliquait Mariannic, et il ne voudra pas me rendre éternellement malheureuse en s'opposant à notre mariage... Néanmoins, vous avez raison et nous ne devons pas lui cacher plus longtemps l'engagement qui nous lie l'un à l'autre... Dès que les deux portraits seront achevés, vous lui parlerez, Yves, et moi-même je lui déclarerai franchement mon intention de vous épouser.

— Soit, mais il a sans doute formé d'autres projets et il se montrera peut-être moins indulgent que vous ne le pensez. Il tient notre sort dans sa main et d'un mot il peut bouleverser tous nos rêves... Je suis d'avance pris d'un tremblement, à l'idée de cette explication redoutable, et pourtant nécessaire... S'il refuse de m'entendre jusqu'au bout, s'il me met honteusement à la porte, ce sera la fin de notre amour.

— Le mien ne finira pas, répondait gravement et fermement Mariannic, il durera autant que moi... Je n'aime que vous, Yves ; mon cœur est fixé et, quoi qu'il arrive, il ne changera pas...

Les séances se succédaient, mais plus brèves, moins laborieusement remplies. A chaque instant, sous prétexte d'étudier un détail du vêtement ou de la coiffure, Yves regardait son modèle et s'absorbait dans sa contemplation. Un sourire de Ma-

riannic suffisait à lui donner de paresseuses distractions. Parfois la causerie empiétait si bien sur les heures de travail que le peintre finissait par laisser là sa palette et qu'une promenade à travers champs remplaçait la pose. On eût dit que Cormier, redoutant le moment où il devrait faire sa demande à M. de Tromelin, traînait les choses en longueur pour éloigner cette échéance terriblement hasardeuse. Pourtant, en dépit des attermoissements, les deux portraits s'achevaient et l'heure décisive approchait. D'ailleurs, septembre tirait à sa fin et le vent, soufflant en tempête, annonçait la venue de l'arrière-saison. La mer démontée sautait par-dessus la jetée ; les côtes étaient toutes fumantes d'écume blanche, et l'allée Sainte-Croix se jonchait de feuilles jaunies et de débris de branches cassées. Les touristes, effrayés par le mauvais temps, pliaient bagage et Yves comprenait qu'il ne lui était plus possible de différer davantage le moment des explications.

Après s'être concertés une dernière fois, les deux amoureux décidèrent que le lendemain, jour de la Saint-Michel, les toiles seraient apportées dans la salle à manger et présentées à M. de Tromelin. Après le souper, Mariannic s'esquiverait comme pour laisser les deux hommes fumer librement ; alors Yves prendrait son grand courage et demanderait au père la main de sa fille.

Le jour de Saint-Michel, Yves Cormier arriva de bonne heure à Kerdouarnec et les deux jeunes gens résolurent de faire une suprême promenade jusqu'aux grottes du Riz. Le ciel s'était éclairci par places, mais la mer, encore agitée, étendait sa nappe d'eau vert foncé entre les côtes d'un gris bleuâtre. Au long des halliers où les chèvrefeuilles exhalaient leur senteur mourante, de légers gazouillements de mésanges et de grives susurraient comme un adieu mélancolique. — Yves, flévreux, la gorge sèche, songeait à la façon dont il exposerait sa requête à M. de Tromelin et se sentait la poitrine trop oppressée pour parler. Il regardait la mer verdissante, le ciel brouillé, les reliefs vaporeux de la côte, comme s'il les voyait pour la dernière fois. Mariannic, plus tendre, plus démonstrative, à mesure qu'elle devinait l'anxiété de son ami, s'appuyait fortement sur son bras et fixait sur lui ses yeux pleins de caresses. Ils ne rentrèrent qu'à la brune. Quand ils atteignirent l'échelier du verger, il faisait déjà sombre, et, à travers les arbres effeuillés, ils apercevaient des lumières rongeoiant aux vitres du manoir. Yves, à la pensée que M. de Tromelin était peut-être déjà là-bas, fut secoué par un frisson.

— Qu'avez-vous, mon ami ? murmura Mariannic.

— J'ai peur... peur d'essayer tantôt un refus qui nous séparera à jamais.

— Allons, répliqua la vaillante fille, montrez-vous plus brave... Songez à ce que vous valez, dites-vous combien je vous aime et parlez haut... Tenez, embrassons-nous, cela vous donnera du courage !

— O Mariannic, ô ma douce !...

Yves la serra dans ses bras, sous les châta-

gniers, et, au fond du verger embaumé de l'odeur des fruits mûrs, les lèvres de Mariannic se posèrent pour la première fois sur les siennes.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la salle, M. de Tromelin venait de rentrer. Ils entendirent l'escalier crier sous son pas et, l'instant d'après, la porte poussée en coup de vent lui livra passage :

— Père, commença Mariannic, nous vous attendions...

D'un geste enjoué elle le conduisit vers une encoignure où les deux toiles étaient exposées en pleine lumière.

— Regardez!.. M. Cormier vous a fait bonne mesure; au lieu d'un portrait de moi, vous en aurez deux!

M. de Tromelin assujettit son pince-nez. Il examina d'abord la toile qu'il connaissait déjà et à laquelle il ne ménagea pas les compliments. En revanche, il fit la grimace et se montra peu enthousiaste devant celle qui représentait sa fille en costume d'artisanne endimanchée. Une réflexion venait de traverser son cerveau de commerçant pratique; il craignit que ce double travail du peintre n'enflât la note des honoraires. Outre que cette seconde peinture flattait peu sa vanité, elle l'alarmait pour sa bourse. Il jugea donc prudent de déprécier tout de suite un portrait qu'il ne se souciait pas de payer.

— Quelle singulière idée vous avez eue de peindre ma fille sous ce travestissement!... dit-il à Cormier... Ce costume de paysanne ne sied pas à M^{lle} de Tromelin... Il n'est flatteur ni pour elle ni pour moi.

— Vous trouvez? murmura Yves humilié...

— Père, se hâta de répliquer Mariannic, l'idée ne vient pas de M. Cormier; c'est moi qui ai eu la fantaisie de choisir ce costume et de poser en ouvrière qui va aux nocés...

— Je ne t'en fais pas mon compliment... Et quand tu seras mariée, ce n'est certainement pas cette mascarade que j'accrocherai à mon mur!

— Rassurez-vous, reparti Mariannic avec vivacité, je la garderai pour moi!...

On se mit à table et un silence pénible préluda au souper. M. de Tromelin faisait sa lippe, Mariannic boudait; Yves Cormier, déjà mal à l'aise et froissé, songeait que ce fâcheux début était de mauvais augure. Le nez baissé sur son assiette, il mangeait du bout des dents, et de temps en temps jetait un regard navré sur son amie. Celle-ci, plus maîtresse d'elle-même, essayait d'être gaie et lui envoyait à la dérobée un sourire réconfortant. Ses grands yeux limpides étaient si imbibés de confiante tendresse, leur doux rayonnement réchauffait si bien le cœur du peintre, que, peu à peu, il reprenait courage. Il examinait moins craintivement la physionomie bourrue et fine de M. de Tromelin et cherchait à se persuader que le gentilhomme était moins redoutable qu'il ne se l'était imaginé. En effet, sous l'influence de deux ou trois verres de vieux bordeaux, la méchante humeur de M. de Tromelin avait fini par s'évaporer. Il avait

retrouvé sa rondeur et sa loquacité habituelles; au dessert, il choqua gaiement son verre contre celui de son hôte et but à son prochain succès.

On avait apporté les liqueurs et les cigares. Mariannic en profita pour quitter la salle à manger, sous prétexte d'instructions à donner à la cuisinière. Mais, avant de sortir, elle lança son dernier regard d'amour et de réconfort à Yves et se glissa au dehors, sous les hêtres de l'avenue, pour y attendre le résultat de l'entretien décisif qui allait avoir lieu. Cet éloquent regard ragaillardit le peintre comme une claire flambée et le remit d'aplomb. Pour affermir encore son audace, il avala une gorgée de cognac et, dès que la porte fut refermée, se tourna bravement vers M. de Tromelin, qui allumait sa pipe en inclinant légèrement la tête sur son épaule et en clignant des yeux.

— Ça, dit le gentilhomme-fabricant de conserves, en scandant chacun de ses mots d'une courte bouffée, voici, je crois, le quart d'heure de Rabelais... Maintenant que nous sommes seuls, si nous en profitons pour régler nos affaires... Les bons comptes font les bons amis et je suis votre débiteur de... six cents francs, je crois?

En même temps il tirait de sa poche un petit portefeuille et en extrayait un à un six billets de cent francs, quand Yves Cormier l'arrêta d'un geste significatif :

— Non, monsieur de Tromelin, déclara-t-il, l'un des portraits vous a déplu et nous n'en parlerons pas... Quant à l'autre, permettez-moi de vous l'offrir en ami, comme témoignage de ma reconnaissance pour votre généreuse hospitalité.

— Vous plaisantez? se récria le gentilhomme, avec une nuance de dignité blessée, toute peine mérite salaire et vous avez perdu un bon bout de temps à ces peintures... D'ailleurs, je n'ai qu'une parole, j'entends la tenir et vous m'offenseriez en n'acceptant pas la juste rétribution de votre travail.

— Je vous en prie, ne gâtons point par une vaine question d'argent le plaisir que j'ai eu à peindre M^{lle} Mariannic.

— Mais, sacrebleu! vous me désobligez!... Je ne puis pourtant pas accepter de vous, gratuitement, le portrait de ma fille!

— Si fait, répliqua bravement Yves Cormier, vous le pouvez, car je vais, moi, solliciter une faveur autrement importante, et qu'il dépend de vous de m'accorder.

— Je ne comprends pas, dit Tanguy de Tromelin un peu inquiet; enfin expliquez-vous, et si je puis vous être utile, je me mettrai tout à votre service.

— Eh bien, monsieur de Tromelin, voici, reprit Yves tout d'une haleine, j'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Marianne...

— Plait-il? interrompit le gentilhomme ébaubi, la main de ma fille, et pour qui donc?

— Pour moi, naturellement... J'aime M^{lle} Marianne; elle a bien voulu me témoigner la même affection et m'a autorisé à vous prier, ce soir, de consentir à notre mariage...

M. de Tromelin eut un violent haut-le-corps.

— Ha! ha!... en vérité!

Il déposa sa pipe sur la table, et, fixant un regard ironique sur le malheureux artiste qui sentit du coup sa confiante audace fondre comme neige au soleil :

— Monsieur Yves Cormier, commença-t-il froidement, me croyez-vous un homme de bon sens, jouissant de toutes ses facultés?

— Certes, monsieur!...

— En ce cas, vous figurez-vous qu'un homme sensé, prévoyant et pratique, puisse donner tranquillement sa fille unique à un garçon qui n'est pas de son monde, qui n'a ni patrimoine ni revenu assuré et qui, de plus, mène la vie nomade d'un artiste?... Non, n'est-ce pas?... Par conséquent, n'en parlons plus!.. Vous êtes assez intelligent pour comprendre que vous m'offenseriez en insistant.

— Il suffit, monsieur, répliqua sarcastiquement Yves dont l'orgueil meurtri saignait au vif. Je pourrais vous répondre que je ne suis pas le premier venu, que j'ai du talent et qu'un jour je gagnerai assez d'argent pour rendre votre fille heureuse... ; mais vous avez raison, nous ne sommes pas du même monde et nous ne voyons pas les choses de la même façon... Je n'ai plus qu'à me retirer.

Il faisait déjà quelques pas vers la porte... M. de Tromelin l'arrêta :

— Quant à cette amourette dont vous me parlez, ajouta-t-il, et qui est un pur enfantillage, je vous estime trop galant homme pour que vous vous obstiniez à l'encourager... Je compte donc que vous quitterez le pays sans tarder et sans revoir M^{lle} de Tromelin.

— Je partirai dès demain, rassurez-vous! riposta fièrement le peintre, et il sortit.

Au moment où, navré mais plus encore humilié et blessé, Yves traversait la cour et s'engageait dans l'avenue de hêtres, vaguement éclairée par la lune naissante, une forme féminine s'élança vers lui et il reconnut Mariannic.

— Eh bien?... interrogea la jeune fille, qui depuis une demi-heure, le cœur battant, guettait le passage de son ami.

— Eh bien! répondit le peintre avec amertume, ce que je pressentais est arrivé... Votre père m'a jugé indigne de lui et de vous; il m'a mis à la porte et m'a défendu de vous revoir... Mariannic chérie, il faut nous dire adieu... Je partirai demain!

Sans pouvoir prononcer une parole, Mariannic lui avait saisi les mains et il sentait, toutes chaudes sur les siennes, tomber les larmes de la jeune fille.

— Yves, dit-elle enfin d'une voix étranglée, aucune volonté ne pourra vous arracher de mon cœur... De loin comme de près, je serai toujours la vôtre... Je vous aime, je vous écrirai... Ne m'oubliez pas et ne désespérons de rien.

Puis, comme, attendri, emporté par un mouvement de passion, Yves cherchait à l'entourer de

ses bras, elle lui donna un rapide baiser sur le front, se dégagea doucement et s'enfuit dans la direction de Kerdouarnec.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le 30 avril 1874, jour du vernissage, un groupe d'artistes et d'amateurs stationnait devant une toile accrochée sur la cimaise, dans une des salles voisines du Salon carré. Le tableau représentait un vieux mendiant cornouaillais aux longs cheveux gris épars sur sa veste bleue. Très las, appuyé sur son bâton, il était assis au pied d'un calvaire en ruine, à l'extrémité d'une allée de trembles, dont on voyait fuir les fûts blanchâtres et s'entrecroiser les ramures à demi effeuillées. Il y avait dans cette toile une rare habileté d'exécution, une subtile pénétration de l'âme bretonne, avec un rien de sentimentalité. Le dessin était spirituel; la couleur d'une tonalité claire et fine: l'ensemble séduisait par une savoureuse sincérité. Aussi le groupe des curieux ne ménageait-il pas à l'œuvre les formules louangeuses. « C'est d'un sentiment exquis! — Et franchement peint, sans ficelles. — Le bonhomme est vivant et joliment enveloppé dans cette atmosphère brumeuse. — Ça sent-il assez l'automne!... On jurerait qu'on voit les feuilles tombantes voltiger lentement dans l'air. — Mes enfants, ajoutait un critique, ça dégote rudement les peintres de l'Institut qui font du paysage en chambre! — De qui est-ce? — D'un jeune, parbleu! »

On feuillettait le livret et quelqu'un lisait à voix haute :

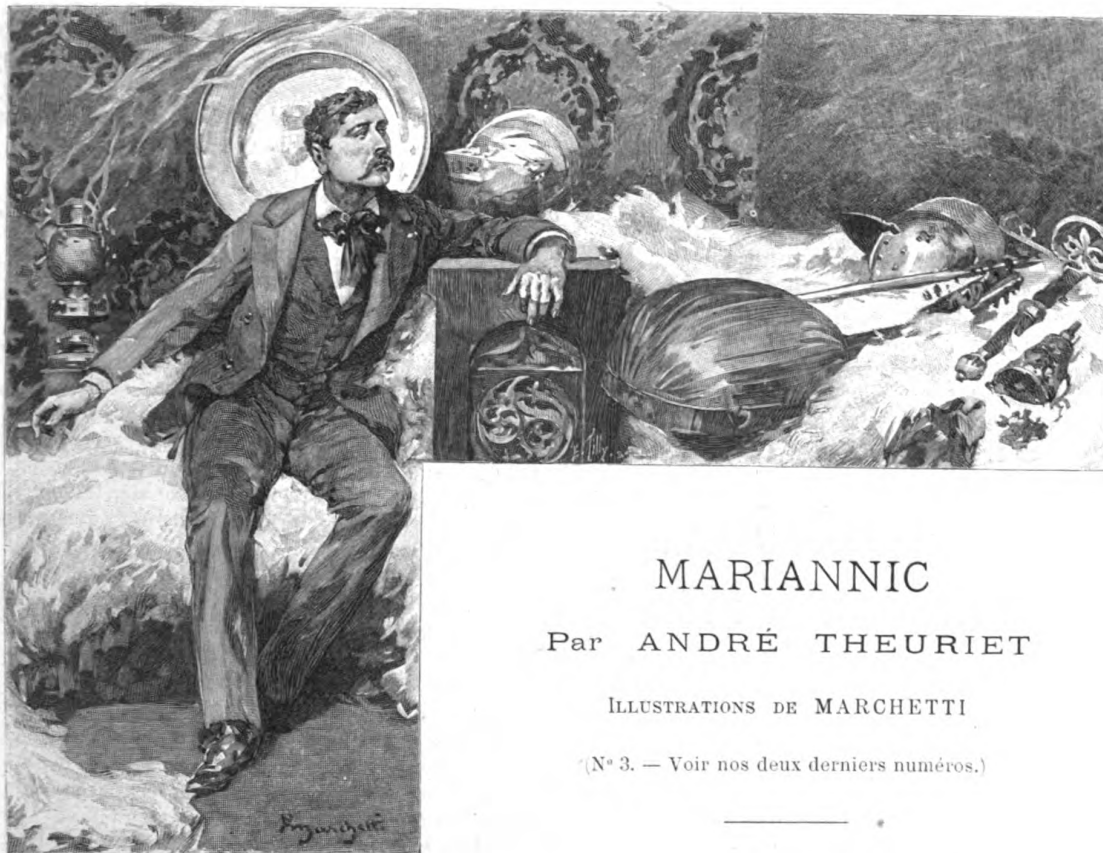
« Cormier (Yves), né à Quimperlé (Finistère), élève de M. Cabanel. — *L'Allée Sainte-Croix, Ploa-ré, matin d'automne.* »

ANDRÉ THEURIET.

(A suivre.)



(Reproduction interdite. Droits de traduction expressément réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.)



MARIANNIC

Par ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRATIONS DE MARCHETTI

(N° 3. — Voir nos deux derniers numéros.)

Les indifférents, en vrais moutons de Panurge, s'attroupaient à leur tour. Parfois un peintre arrêtait un camarade au passage et lui criait :

— Mon cher, viens voir ça!... Epatant, hein? Et c'est d'un élève de Cabanel... En voilà un qui ne doit rien à son maître!

Au plaisir d'acclamer un talent nouveau, la plupart des gens du métier n'étaient pas fâchés de joindre la satisfaction de se servir du nom d'un débutant pour cogner sur la réputation des peintres arrivés. Pendant toute l'après-midi, on se coudoya devant le vieux mendiant de l'Allée Sainte-Croix et les groupes sympathiques se renouvelèrent sans intervalles. Yves Cormier, en personne, qui depuis le matin errait timidement aux environs de sa toile, n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Tapi derrière le dossier d'une banquette, il écoutait avec délices les éloges qu'on prodiguait à sa peinture. Il goûtait avec délectation ces prémices de la gloire qui, au dire de Vauvenargues, « sont plus douces que les feux de l'aurore ».

Depuis sa déconvenue de Kerdouarnec, six ans s'étaient écoulés, six années d'isolement, de déceptions et de malencontre. Après avoir été si brutalement congédié par M. de Tromelin, il était revenu piteusement à Paris et avait cherché dans le travail la consolation de sa mésaventure. Dès sa réinstallation, il avait reçu coup sur coup deux lettres

de Mariannic et s'était d'abord promis d'y répondre; mais la lutte pour gagner le pain quotidien lui avait fait différer de jour en jour sa réponse, et au bout d'un mois il s'était dit que peut-être valait-il mieux garder le silence. Il avait trouvé, d'ailleurs, pour excuser à ses propres yeux cette brutale rupture, un prétexte spécieux : — l'engagement pris envers M. de Tromelin de ne plus revoir Mariannic. — Comme, au demeurant, la blessure reçue à Ploa-ré avait plus atteint son amour-propre que son cœur, l'oubli était venu insensiblement. Ses désirs ambitieux s'étaient renforcés à mesure que sa passion s'affaiblissait. Maintenant plus que jamais il voulait arriver au succès et à la fortune, ne fût-ce que pour se venger des dédains du propriétaire de Kerdouarnec. Tous ses efforts se tendaient vers ce but unique : la réussite.

Malheureusement la destinée ne se pressait pas de le seconder. Au moment où il commençait à se sentir en pleine possession des secrets du métier et où il se préparait à exposer, la guerre de 1870 venait déranger ses combinaisons et déjouer ses espérances. Bravement, néanmoins, il s'était engagé dans un bataillon de mobiles, et il avait rempli ses devoirs de soldat. Au mois d'août 1871, lorsqu'il était rentré à Paris, il lui avait fallu rattraper le temps perdu, tenter de nouveaux efforts, se débattre au milieu des angoisses déprimantes

de la pauvreté. Il se faisait l'effet d'une fourmi qui, traînant un fardeau trop lourd pour son faible corps, essaie d'escalader le mur qui la sépare de sa fourmière et retombe à chaque instant un peu plus bas. Du moins, il avait la vaillance et l'obstination de la fourmi, et il ne se décourageait pas. En 1873, il exposa enfin ; mais son tableau, accroché dans les frises, passa inaperçu. Seul, il venait l'examiner à loisir et constater consciencieusement les maladresses, les défauts qui avaient nui au bon classement de l'œuvre. Avec acharnement, il se remettait à la besogne. Son entêtement breton lui servait. A chaque recommencement il montrait le poing à la destinée et lui criait : « Tu auras beau me résister, je te materai, je t'obligerai à me conduire au succès. » Il piochait du matin au soir, sans se permettre la moindre distraction. L'été venu, comme il se sentait épuisé par le travail et le mauvais régime de sa gargote, il allait se refaire à Quimperlé, dans sa famille : c'était de là qu'il avait rapporté le tableau qui le tirait enfin de l'obscurité, au Salon de 1874.

Paris a cela de bon, c'est que la notoriété que donne la réussite y est immédiatement répercutée par un écho aux cent voix. Le soir même du vernissage, le nom d'Yves Cormier était connu de tous ceux qui s'intéressent peu ou prou à la peinture. Le lendemain, quatre ou cinq grands journaux signalaient son tableau. *L'Illustration* lui demandait l'autorisation d'en publier la gravure et, quelques jours après, Yves recevait la visite d'un amateur qui lui achetait *l'Allée Sainte-Croix*, en même temps que celle d'un marchand de tableaux qui lui proposait un traité avantageux pour obtenir la propriété exclusive de ses œuvres à venir. A la fin de mai, le jury lui octroyait une deuxième médaille et, du coup, il se trouvait lancé.

Ce rapide succès ne lui tourna pas la tête. En garçon avisé, Yves songea que l'engouement du public ne durerait qu'autant qu'il l'entretiendrait soigneusement par une production lente et de plus en plus parfaite. Il ne profita d'abord de sa veine que pour s'installer dans un atelier où il pourrait recevoir honorablement ses amis et ses modèles. Deux ou trois portraits très réussis le mirent à la mode et le posèrent dans le monde. Il eut l'adresse de ne point fatiguer l'attention et resta un an sans exposer. Au Salon de 1876, il envoya le portrait d'une comédienne célèbre, qui lui valut une première médaille. Mais ce fut surtout à l'exposition de 1878 que sa réputation monta comme une éclatante fusée. Il y parut avec une grande toile représentant une jeune femme qui lisait, le dos tourné à une fenêtre ouverte sur des arbres, à travers lesquels on apercevait la baie de Douarnenez.

Dans cette figure féminine, vue à contre-jour, il y avait une poésie intime, un mystère de mélancolie, qui se reflétaient jusque sur le paysage maritime du fond. Les arbres aux souples retombées, la mer d'un bleu tendre, le ciel assourdi, les fuyantes falaises de la côte, s'harmonisaient avec la paix ombreuse de l'intérieur, où la jeune femme

lisait distraitemment son livre, tout en suivant le vagabondage de sa pensée. Devant ce tableau d'un sentiment très personnel, d'une exécution très serrée, on avait la suggestion de l'intense vie méditative enfermée dans un calme logis de province. — Les traits de la liseuse ressemblaient vaguement à ceux de M^{lle} de Tromelin, et c'était, depuis longtemps, le seul rappel quasi involontaire des lointains amours d'Yves avec Mariannic. Il n'aimait pas se remémorer son séjour à Kerdouarnec. Il avait si bien travaillé à oublier son unique roman sentimental, que maintenant l'image de Mariannic ne lui apparaissait plus qu'à travers un brouillard et, quand elle se présentait à son esprit, il la congédiait comme une importune visiteuse. Tout au fond de lui, il gardait une injuste rancune à M^{lle} de Tromelin. Le souvenir de la jeune fille réveillait trop les souffrances d'une blessure d'amour-propre mal cicatrisée. Avec une ingratitude bien humaine, Cormier oubliait les heures de tendresse savourées sous les châtaigniers de Kerdouarnec ; il ne se rendait plus compte de l'influence bienfaisante exercée sur son talent par le confiant amour, l'ardente admiration de la jeune Bretonne. Il attribuait tout le mérite de son succès aux efforts persévérants de sa seule volonté. Ebloui par l'éclat soudain de sa réputation, il ne songeait pas à se demander si l'affection de Mariannic n'avait pas été pour lui une sorte de porte-bonheur ; il ne percevait plus le lien mystérieux qui rattachait sa fortune actuelle aux vives émotions éprouvées dans l'enclos de ce manoir perdu, là-bas, parmi la lande cornouaillaise.

Cette exposition de 1878 marquait pour Yves une nouvelle et brillante étape sur le chemin de la célébrité. Les critiques d'art n'avaient pour lui que des paroles douces comme le lait et le miel ; on venait de le décorer ; les salons aristocratiques les plus difficiles d'accès lui étaient ouverts ; les commandes affluaient ; les Parisiennes à la mode, dont les noms s'étaient dans les échos des journaux, ne voulaient être portraiturees que par lui. Il devenait lui-même un mondain, soignait sa toilette et se montrait volontiers dans les soirées *select*, aux grandes premières, aux fêtes ministérielles. Quelques jours après que sa décoration eut paru à *l'Officiel*, ses confrères organisèrent un banquet pour fêter son ruban rouge, — un banquet monstre où tout ce qui avait un nom dans les arts, les lettres et le journalisme s'empressa de s'inscrire.

Le dîner eut lieu à l'Hôtel Continental. A la table d'honneur, luxueusement décorée et fleurie, Yves Cormier siégeait entouré de personnages officiels, de camarades illustres et de membre de l'Institut. Au dessert, on lui fit une ovation, on le bombardait de toasts louangeurs auxquels il répondit d'un ton modeste et attendri. Quand on passa dans un salon voisin pour prendre le café et que les groupes se mêlèrent, un vieux peintre de paysage, Hugues Le Chantre, renommé pour sa verve gouailleuse et son franc-parler, lui tapa sur l'épaule :

— Bravo ! mon cher, dit-il avec un nasillement

goguenard, excusez-moi de ne pas vous avoir encore serré la main... Ce soir vous êtes si fêté et accaparé qu'il faut prendre des numéros, comme pour l'omnibus... Tous mes compliments ! Hein ! vous buvez du lait, vous jouissez de la lune de miel du succès ? Nous avons tous plus ou moins passé par là, et c'est une heure fichtrement agréable... Savourez-la pendant qu'elle dure, mais ne vous imaginez pas que ça durera toujours. Il faudrait absolument ignorer la bonne petite âme du public, de la presse, et des confrères, pour croire qu'on peut bâtir sur ce sable mouvant. Vous serez comme les camarades, vous connaîtrez les fours, et c'est alors que vous aurez besoin, mon petit, d'avoir le pied marin. Le jour où vous broncherez, on se montrera d'autant plus impitoyable qu'on se sera plus violemment emballé. Alors vous verrez les curieuses virevoltes et les belles palinodies !... Certes vous avez du talent, et du meilleur ; mais ça ne suffit pas dans notre sacré métier ; il faut encore savoir le ménager, le drainer, l'accommoder au goût du jour... Et le goût du jour est aussi capricieux et changeant qu'une jolie femme ! Attendez deux ou trois ans et puis vous commencerez à entendre la ritournelle obligatoire : « C'est très bien, ce que fait Cormier, mais c'est toujours la même chose... Il est temps qu'il se renouvelle. » Si alors vous essayez de vous renouveler et de changer de peau, ce sera une autre antienne. Les mêmes gens vous crieront que vous avez eu tort d'abandonner votre genre et de vous aventurer sur un terrain où vous ne savez pas marcher. Et cette fois, ils auront raison, les imbéciles !... Un pommier ne peut pas donner des oranges, et réciproquement. Le meilleur moyen de rester original et intéressant, c'est de suivre son tempérament. Est-ce que toutes les femmes du Vinci ne se ressemblent pas, et ça l'empêche-t-il d'être un grand maître ?... Ah ! que vous le vouliez ou non, elle s'en ira assez vite, votre personnalité ! Vous subirez le sort commun, mon bon ! Quand la plante a donné toutes ses fleurs et toutes ses graines, bien le bonsoir !... Elle se fane, elle se dessèche et n'est plus bonne qu'à faire du fumier. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, vous profiterez de la veine, vous exploiterez habilement votre filon, afin d'amasser un joli magot ; puis vous vous retirerez après fortune faite, comme un sage commerçant ou un parfait notaire... Voyez-vous, les faveurs du public sont pareilles à celles des femmes ; il faut y renoncer avant qu'elles ne vous quittent... N'imitiez pas mon exemple. Moi aussi, j'ai eu du succès ; j'ai dégusté le champagne des banquets, les gâteries, les ovations, tout le tremblement, et maintenant on prétend que je n'ai plus rien dans le ventre... Je suis convaincu, moi, du contraire ; il me reste tout au moins l'amour de mon art et des belles choses... Mais ça ne suffit pas. Quand on devient vieux, l'amour, quel qu'il soit, vous rend tout bêtement malheureux et ridicule...

Yves Cormier, faisant bonne mine à mauvais jeu, écoutait la harangue du vieux Le Chantre avec un

sourire distrait. Il avait encore dans les yeux toutes les illuminations du banquet ; dans les oreilles, le fracas des toasts et les compliments des convives. Tandis que son fâcheux discoureur le retenait dans un coin du salon, il épiait avec impatience les mouvements du directeur des Beaux-Arts qui se préparait à partir et qu'il voulait entretenir avant son départ. Il ne prêtait qu'une médiocre attention aux paroles du sermonneur. D'ailleurs, il était comme les jeunes gens qui ne croient pas à la possibilité de vieillir ; tout ce qu'il entendait lui semblait un radotage grincheux et importun. Il réussit enfin à se débarrasser du gêneur et s'esquiva après une hâtive poignée de main.

— Mon cher, dit-il un peu plus tard à un camarade d'atelier, je viens d'être empoigné par le père Le Chantre et j'ai eu toutes les peines du monde à me dépêtrer de lui... Ce qu'il m'a scié, ce bonhomme-là !... Ah ! les vieux peintres, quels raseurs !...

Et ce fut tout. Les conseils d'Hugues Le Chantre avaient glissé sur lui comme des gouttes d'eau sur une toile cirée.

II

Si l'on s'en souvient, les années qui précédèrent et suivirent l'exposition de 1878 furent l'âge d'or des peintres. L'Amérique payait alors généreusement les œuvres des artistes en vogue. La *Liseuse* de Cormier fut achetée dix mille francs par une association de barnums qui se proposaient de l'exhiber dans toutes les grandes villes des Etats-Unis. En palpant du coup dix beaux billets de mille, Yves eut un éblouissement et ressentit l'un des premiers qu'il y avait là-bas une mine à exploiter. En effet, sa *Liseuse* obtint chez les Yankees un succès plus grand encore qu'à Paris. La société qui promenait ce tableau de cité en cité réalisa de gros bénéfices et Yves passa aux yeux des snobs américains pour le plus illustre des peintres français. Les millionnaires, enrichis par les mines de pétrole ou le commerce du porc salé, qui venaient visiter le vieux continent, en compagnie de leur femme ou de leurs filles, se faisaient conduire à l'atelier de Cormier et n'en sortaient qu'après avoir commandé un portrait ou payé très cher un bout d'étude. Un banquier de New-York engagea le peintre à venir avec lui aux Etats-Unis, en lui promettant qu'il y serait reçu mieux qu'un roi, et Yves se décida à entreprendre le voyage. Il passa trois mois d'hiver à New-York, Boston et Chicago, fut fêté partout, et devint un grand « favori » parmi la société américaine. Ses moindres croquis faisaient prime ; il ne pouvait suffire à exécuter tous les portraits qu'on lui demandait et qui lui étaient grassement payés. Il revint à Paris avec une centaine de mille francs en portefeuille.

Alors il se dit qu'il était temps de se dédommager de la vie de privations qu'il avait menée pendant dix ans et de se donner du plaisir. Le succès faisait couler pour lui un fleuve d'or, il y puisa largement pour satisfaire ses fantaisies. D'abord,

se trouvant trop à l'étroit dans le modeste atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, il acheta un terrain au quartier Monceau et y fit construire un hôtel dont le prix, naturellement, dépassa de beaucoup le capital qu'il avait rapporté d'Amérique; mais ayant la certitude de gagner, quand il le voudrait, cent mille francs par an au bas mot, il n'hésita pas à emprunter au Crédit Foncier une grosse somme pour payer les entrepreneurs et les tapisseries. Au bout de six mois, l'hôtel fut prêt; il le meubla somptueusement. On le rencontrait maintenant chaque jour à l'Hôtel des Ventes, surenchérissant vaillamment pour rafler de merveilleuses tapisseries du seizième siècle, des chefs-d'œuvre de l'ébénisterie du dix-huitième, de rarissimes faïences et des japoneries de la bonne époque. Rien ne lui semblait ni trop beau, ni trop cher. Ayant passé brusquement de la pauvreté à la fortune, il ne se rendait plus compte de la valeur de l'argent, et une vaniteuse gloriole le poussait à épater les camarades.

Quand l'hôtel fut aménagé et embelli à son gré, il y donna une fête, une pendaison de crémaillère, à laquelle il invita le Tout-Paris lettré et mondain. Les cartes d'invitation — de curieuses eaux-fortes — portaient qu'on ne serait reçu qu'en travesti, en domino ou tout au moins avec le manteau vénitien. Dans le hall, un orchestre de Tziganes jouait des tsardas fougueuses pour souhaiter la bienvenue aux arrivants. Yves Cormier, en splendide costume de seigneur vénitien, recevait ses hôtes sur les marches du large escalier qui conduisait à l'atelier, où l'on dansait. Là se côudoient des journalistes, des comédiennes fameuses, des hommes politiques, des gens de finances et des académiciens; on y voyait aussi des peintres, mais en petit nombre et triés sur le volet. Un second orchestre, dissimulé parmi des plantes exotiques, occupait une loggia qui communiquait avec l'atelier, et d'où se répandaient en ondes sonores les mélodies entraînant des valses. Un souper par petites tables termina cette fête très réussie dont les journaux parlèrent pendant huit jours. Yves était devenu l'homme à la mode; on publiait ses bonnes fortunes; des photographies, le représentant en costume de travail dans son luxueux atelier, s'étaient en vedette aux vitrines des librairies d'art et des marchands de gravures.

Quelque temps après sa fête, place de la Madeleine, il aperçut le vieux peintre Hugues Le Chantre, qui descendait de l'impériale d'un omnibus. Il méditait déjà de faire un crochet afin d'éviter un abordage, quand Le Chantre vint lui taper sur l'épaule.

— Eh bien! dit-il de son ton gouaillieur, on ne reconnaît donc plus les camarades? Est-ce parce que vous ne m'avez pas invité à votre redoute? Mon cher, rassurez-vous, je ne vous en garde pas rancune. Je comprends très bien que vous m'ayez oublié. Je ne suis pas l'homme des salons, et je ne vais que dans les bals où je peux fumer ma pipe... Tout de même si je n'ai pas assisté à votre soirée de gala, du moins j'en ai entendu parler; il paraît

qu'elle était chouettelement réussie... Bigre, vous faites bien les choses, vous autres les jeunes peintres à la mode! Deux orchestres, les Tziganes, des fleurs partout, un souper où quatre cents personnes pouvaient se goberger à l'aise... C'est tout à fait princier et Renaissance; on se serait cru chez les Médicis, et on ne vous appellera plus qu'Yves le Magnifique!... Par exemple, l'addition a dû monter à un joli total!... Enfin, vous avez voulu montrer aux Parisiens que les artistes d'aujourd'hui ne sont pas des pingres et peuvent aller de pair avec les grands seigneurs... C'est très bien ça, mon petit, très bien!... N'empêche, à votre place, moi, je serais prudent et je serrerais les freins... Si fécondes qu'elles soient, les poules aux œufs d'or ne pondent pas toujours. A présent que vous êtes dans le train, ayez quelque part, sous la forme d'un honnête banquier, un bas de laine où vous déposerez la moitié de vos gains. De cette façon, vous pourrez lâcher le métier quand ça vous plaira, et vous reposer sur un oreiller ouaté de sécurité... Vous me direz que c'est le vieux jeu, mais c'est tout de même le seul qui soit sûr...

Yves l'écoutait avec un clair sourire dédaigneux, Il se borna à répondre assez sèchement :

— Merci du conseil, mon cher, j'économiserai quand je n'aurai plus de dents et que je serai vieux.

Là-dessus il serra distraitement la main du père Le Chantre et pirouetta sur ses talons.

Il continua insoucieusement sa vie de travail et de plaisir. Il était resté un enragé piocheur et abatait méthodiquement sa besogne. Il exécutait deux ou trois tableaux en un mois. Puis, quand il avait gagné une grosse somme, il se payait de princiers voyages en Algérie ou au Pôle-Nord. L'or coulait comme de l'eau entre ses doigts. Il était de ces artistes qui, comme beaucoup de femmes, ont la dangereuse faculté d'oublier les choses passées et de ne jamais prévoir le lendemain. Il sentait en lui la même force, la même facilité de production; il jouissait pleinement de son succès et se disait que cela durerait toujours.

Cela dura quinze ans. — De nos jours, avec notre besoin d'émotions nouvelles, avec la mobilité de nos idées, la vivacité de nos emballements et notre dilettantisme inquiet, en quinze années le goût public se transforme. Ceux qui goûtaient le réalisme sentimental de Cormier disparaissaient peu à peu et faisaient place à des amateurs préoccupés d'une autre formule d'art. De jeunes générations de peintres envahissaient les Salons annuels et y montraient des œuvres à la fois plus compliquées et plus hardies. Des critiques tapageurs, agressifs, intransigeants, acclamaient les jeunes talents, au nom d'une esthétique nouvelle et démolissaient sans respect ni pitié les peintres en possession de la notoriété. Pour eux, la peinture telle que l'avaient comprise les gens d'avant 1870 devenait « vieux jeu ». Le *modernisme* d'aujourd'hui faisait paraître ridicule et « pompier » le *modernisme* d'autrefois. En art, ce qui a été conçu et exécuté en vue de satisfaire le goût du jour est fatalement condamné



à n'avoir que la beauté du diable et à rapidement vieillir. On raffolait maintenant des peintures symboliques, des sujets étranges entrevus comme à travers un brouillard. On s'engouait des toiles de la jeune école anglaise; on s'amourachait des primitifs italiens et les snobs n'avaient plus à la bou-

che que les noms de Botticelli et de Burne-Jones: ils ne juraient que par John Ruskin, sans du reste en avoir lu une ligne. Les Américains, à leur tour, s'étaient lassés de semer leurs dollars dans les ateliers français. Après avoir été pour les Etats-Unis le grand marché de la peinture contemporaine,

Paris avait cédé la place à Londres. Les Yankees achetaient maintenant des Millais, des Watt, des Orchardson, et commençaient même à s'intéresser à la production de leurs propres peintres. Yves Cormier, qui d'habitude se plaignait d'être sans cesse dérangé par les marchands de tableaux, se voyait peu à peu obligé de se déranger pour leur offrir ses toiles. Encore bien souvent revenait-il bredouille. Au Salon, la foule passait indifférente devant ses scènes bretonnes ; la critique ne parlait plus de sa peinture, ou si elle citait son nom, c'était pour le qualifier de quelque épithète irrévérencieuse. Les plus bienveillants lui jetaient une mention comme une aumône, et l'engageaient perfidement à prendre sa retraite.

« C'est une crise qui passera ! » pensait Cormier, et il continuait de mener son train ordinaire ; mais la crise ne passa point, au contraire, elle s'aggrava. Un jour, à l'Hôtel des Ventes, Yves entendit adjudger pour trois cents francs *Un Retour du Pardon de Sainte-Anne*, qu'il avait jadis donné pour trois mille francs à un amateur dont on vendait la collection après décès.

Ce fut pour lui un funèbre son de cloche, et il s'en revint mélancolique à son hôtel. Cette injuste froideur, cette soudaine dépréciation de ses œuvres lui semblaient inexplicables. Il était tenté de l'attribuer à une méchante conspiration ourdie contre lui par des envieux et des ennemis inconnus. « Je n'y comprends rien, se disait-il exaspéré, je ne peins pas pourtant plus mal qu'il y a dix ans !... » Et il avait raison : sa peinture était la même qu'autrefois, agréable à l'œil, claire, spirituelle et d'une facture soignée, mais c'était toujours la même note, et cette note avait cessé de plaire. Il ne s'en apercevait pas, le malheureux, et il se battait les flancs pour ramener le public à lui. Il était pourtant obligé de constater qu'en dépit de ses efforts, la source des recettes tarissait, tandis que les dépenses courantes se maintenaient au même niveau. Peu à peu, les mémoires s'amoncelaient dans ses tiroirs. Les fournisseurs impayés devenaient aigres et menaçants. Son atelier, jadis si fréquenté, était maintenant solitaire ; les tintements du timbre résonnaient plus souvent pour annoncer la visite d'un créancier que celle d'une belle dame désireuse d'avoir son portrait ; les billets protestés à l'échéance faisaient la boule de neige et déterminaient la mise en mouvement de l'enragée boutique à procès. Les hypothèques judiciaires commencèrent à grêler sur le joli nid du quartier Monceau. Cormier vit soudain l'abîme et perdit la tête. Les chutes s'accélérent en raison de la hauteur d'où elles se produisent. Celle d'Yves Cormier fut une rapide dégringolade. Il lui fallut aliéner pour moitié de sa valeur l'hôtel devenu le gage du Crédit Foncier. Puis un matin, les journaux annoncèrent la vente des tableaux, tapisseries et meubles anciens « comprenant la collection d'Yves Cormier, le peintre bien connu ». Quelques feuilles, ajoutant à cet échec des réflexions malveillantes ou maladroitement hypocrite-

ment sur la détresse soudaine de cet artiste que la fortune avait jadis choyé et gâté. Cette note perfide, inspirée par de bons camarades, porta le dernier coup à Yves et acheva de le discréditer.

Le désastre était complet, irrémédiable. On en glosa pendant une quinzaine, puis on n'y pensa plus. Un homme à la mer !... Dans l'océan parisien, ce cri de détresse est bien vite couvert par le hourvari de la houle. L'homme coule à pic, et c'est fini. C'est l'oubli profond, impitoyable, cent fois pire que la mort corporelle.

De même que le lièvre blessé retourne au gîte, Yves, après sa débâcle, était revenu, comme au temps de ses débuts, se loger rue Notre-Dame-des-Champs. Un triste gîte : un atelier situé au cinquième, avec une étroite et obscure chambre à coucher. Le logis n'était pas plus luxueux que celui où il avait perché dans sa jeunesse ; mais, au lieu des vingt-deux printemps d'alors, il en comptait près de cinquante, et cela change singulièrement les perspectives. Le grenier d'autrefois regardait du côté où le soleil se lève ; celui d'aujourd'hui n'était éclairé que par des jours de souffrance et orienté vers un ciel plein de brume. Au lieu de l'espoir qui embellit toutes choses, Yves n'avait plus que le souvenir amer des splendeurs éteintes et le sentiment de sa mortifiante déchéance. Il travaillait toujours, mais sans goût, sans confiance, peignant machinalement, péniblement comme on accomplit une odieuse besogne. D'ailleurs il vendait rarement. Il vivait en dessinant des illustrations pour des journaux populaires ou des livres de distribution de prix. En moins de deux ans, il avait brusquement vieilli ; ses cheveux et sa barbe étaient presque blancs ; ses yeux bruns, autrefois si lumineux, avaient un regard morne et comme vidé ; ils donnaient l'impression d'une fenêtre ouverte sur une chambre démeublée. Il menait une existence maussade et ne voyait presque personne. De ses anciens amis, quelques-uns étaient morts ; d'autres s'étaient refroidis et avaient renoncé à grimper ses cinq étages. Lui-même d'ailleurs ne tenait pas à rencontrer les gens qu'il avait fréquentés pendant ses années de prospérité et de célébrité, et devenait plus casanier.

Il ne sortait qu'au jour tombant pour aller dîner solitairement chez un marchand de vins du voisinage. A la nuit, après ce maigre repas pris dans l'arrière-boutique du gargotier, comme à l'époque de ses débuts, il remontait lentement ses cinq étages, s'enfermait dans l'atelier et allumait sa pipe. Ecœuré par son banal travail d'illustrations, il se penchait à sa fenêtre haut perchée et regardait tout en bas les formes fuyantes des rares passants qui se hâtaient. Pendant ces soirées solitaires, il cherchait à s'étourdir, à s'hypnotiser en quelque sorte pour ne plus penser aux choses présentes. Parfois un vertige le prenait à force de regarder le pavé de la rue. Il relevait la tête et, par-dessus des rangées de toits inégaux, il apercevait les confuses silhouettes des grands arbres du Luxembourg. A de certains jours, il voyait un croissant de lune se

lever lentement à la cime des feuillées, et tristement il faisait un retour vers ses impressions de jeunesse ; il se rappelait les levers de lune derrière les pins de Ploa-ré au temps où il errait dans la châtaigneraie de Kerdouarnec ; et la blanche figure de Mariannie de Tromelin surgissait mélancoliquement du fond de sa mémoire.

III

On prétend que les gens qui se noient récapitulent en quelques secondes, et dans les moindres détails, tous les événements de leur vie passée. Dans sa chute vers l'abîme de misère, Yves revoyait de même avec une lucidité aiguë, avec une minutieuse précision, les plus fugitives impressions de ses jeunes années. Son pays de Bretagne s'évoquait devant ses yeux avec ses plus attrayantes couleurs. En quelques minutes il revivait toute son enfance. Il se retrouvait vagabondant par les rues de Quimperlé, les rues montantes et solitaires où des prairies et des pares dorment enclavés dans des bâtiments à l'aspect monastique ; il entendait le bruit frais de l'isole roulant rapidement ses eaux sonores au bas de la maison paternelle ; — une maison étroite, pauvrement meublée, où il charbonnait sur les murs ses premiers dessins, où ses parents étaient morts, et qu'il avait vendue pour un morceau de pain. Puis il reparcourait les chemins creux et les landes où il travaillait et rêvait au temps de ses débuts, alors que l'existence lui apparaissait semblable à une longue avenue aux perspectives ensoleillées ; alors qu'il portait gaïement dans sa main son avenir, comme une boîte de Pandore non encore ouverte. Tous les paysages de jadis se déroulaient rapidement devant lui. C'étaient Douarnenez avec son port de pêche, ses barques dormant voiles repliées ; la petite maison de Plô-mar, blanche dans son encadrement de hêtres et de frênes ; l'allée Sainte-Croix bordée de trembles aux retroussis d'argent mat ; l'antique jardin de Kerdouarnec, imprégné d'odeurs aromatiques, où rêvait Marianne de Tromelin, pâle et rose comme les chèvrefeuilles des haies. Alors le charme des amours d'autrefois ressuscitait ; il repensait à ce dimanche de juillet où Mariannie s'était révélée à lui dans sa grâce un peu sauvage ; à leurs timides entretiens des premiers jours, à leurs causeries de plus en plus confiantes, suivies de tant d'heures d'adorable tendresse. Tout cela lui revenait ainsi que des fleurs qu'un bain d'eau fraîche a ravivées soudain, et en même temps un remords se réveillait dans son cœur, un remords de l'égoïste oublié dont il avait récompensé l'affection de M^{lle} de Tromelin. Il se reprochait tout à coup le silence injurieux qu'il avait opposé aux lettres si touchantes, si persévéramment tendres, de la jeune fille.

Et tout cela était fini, à jamais enseveli dans le néant. Le soleil avait disparu de sa vie. Chaque jour il s'enfonçait plus avant dans la nuit noire. Qu'avait-il désormais à espérer ? Aujourd'hui était plus triste qu'hier, et demain, l'affreux demain, al-

lait se lever avec ses ordinaires écœurements et les humiliations d'une misère croissante. Découragé, il se penchait sur l'appui de sa fenêtre, il regardait farouchement dans le vide. La rue déserte devenait vague comme un brouillard ; avec l'ombre qui montait des pavés humides, des pensées funèbres montaient aussi, enténébrant le cerveau endolori de l'artiste.

Depuis cette heure contemplative où, en voyant la lune surgir au-dessus des marronniers du Luxembourg, il avait évoqué les fantômes du temps jadis, il se plaisait à ressonger à M^{lle} de Tromelin, à ruminer les lointains souvenirs de Kerdouarnec, à se griser avec le parfum de ses amours de jeunesse, avec la chaste odeur de cette affection si sincère et si désintéressée. Mariannie redevenait peu à peu sa pensée dominante, le consolant reposoir où il retrouvait une illusion de quiétude et de rassérèment.

Une après-midi de septembre, tandis qu'il s'attelait péniblement à une copie de tableau, commencée et reprise avec dégoût, on sonna à la porte de l'atelier. Il n'attendait personne et, comme les quelques camarades restés fidèles ne se dérangeaient guère pour monter chez lui, il craignait de se trouver nez à nez avec un créancier ; de sorte qu'il ne bougea pas. Mais la sonnette tinta derechef plusieurs fois. Irrité de cette obstination, il quitta sa besogne en jurant, et se décida à ouvrir. Dans la pénombre du palier, il aperçut une femme vêtue de noir, pâle et mince, qui balbutiait des mots d'excuse.

— Que voulez-vous ? demanda Yves brusquement.

Encore craintive, la visiteuse restait immobile sur le seuil, et ses yeux brillaient doucement dans l'obscurité.

— Entrez ! s'exclama le peintre impatienté.

Alors elle se décida à obéir.

— Monsieur Cormier, dit-elle enfin, vous ne me reconnaissez pas ?... Mariannie de Tromelin.

— Mariannie ! murmura-t-il, stupéfait.

Il referma vivement la porte, prit Mariannie par la main, et la conduisit vers un divan éraillé qui occupait une encoignure, près de la fenêtre. Quand elle se fut assise, ils restèrent un temps silencieux. Yves était gêné et mortifié de recevoir l'amie d'autrefois dans ce triste logis. Mariannie, très émue, avait peine à se remettre. Avec une douloureuse surprise, elle examinait sommairement l'atelier aux murs peints à la détrempe, le plafond crevassé et enfumé, le parquet raboteux et sali, les études et les dessins entassés pêle-mêle, le rideau de damas loqueteux qui masquait sans doute la baie d'une chambre contiguë, le grand châssis vitré d'où tombait un jour froid ; puis elle soupirait. Elle osa enfin tourner ses regards vers Yves Cormier et une tendre pitié mouilla ses paupières, à l'aspect de cette figure précocement vieillie. La bouche avait des plis amers, l'expression des yeux était dure et désenchantée. — Elle soupira de nouveau plus profondément.

— Vous me trouvez changé, n'est-ce pas? dit Cormier, de plus en plus nerveux et mal à l'aise.

— Hélas! répondit-elle, nous avons changé tous deux... Songez! voilà vingt-cinq ans que nous ne nous sommes vus!

Elle aussi, en effet, avait été touchée par les années; pourtant son calme visage de provinciale gardait encore des restes de beauté: les cheveux avaient blanchi, la taille s'était amincie, mais l'ovale du visage demeurait pur, la bouche conservait son charme et sa fraîcheur; la même grâce mélancolique imprégnait toujours les yeux couleur de mer.

— Je viens d'arriver à Paris, reprit-elle, et je n'ai pu résister au désir de vous faire visite... Ah! j'ai eu bien du mal à vous trouver!... Figurez-vous que je m'étais procuré à Quimper un vieux livret du Salon où l'on donnait votre adresse: rue Ampère, dans le quartier Monceau. J'y suis allée tout droit, mais votre ancienne maison était occupée par des étrangers. Le concierge ne connaissait pas votre nouveau domicile. Il m'a engagée seulement à me renseigner chez un certain huissier, nommé M. Landaré. Alors je me suis fait conduire à l'étude de ce monsieur. Là, en effet, un clerc m'a appris que vous demeuriez rue Notre-Dame-des-Champs, et me voici...

Elle releva vers Yves ses limpides yeux pers et une angoisse lui serra le cœur; une rougeur de honte et de vexation envahissait le visage du peintre. Sans le vouloir, en racontant ingénument ses courses à la recherche du logis de Cormier, elle avait fait saigner les blessures de son orgueil et les avait exaspérées. Certes, oui, cet huissier connaissait l'adresse de l'artiste! Il y avait assez souvent instrumenté, « parlant à la personne du concierge », et les papiers timbrés où il avait minuté ses sommations, et ses significations de jugements, encombraient tout un tiroir de la commode où Yves serrait ses nippes. En entendant Mariannic prononcer le nom de cet officier extrajudiciaire, le peintre se mordait les lèvres; il songeait aux indiscrettes et humiliantes révélations que les clercs de Landaré avaient dû faire à M^{lle} de Tromelin, et son malaise augmentait. La visiteuse eut l'intuition qu'elle venait de commettre une maladresse. Elle rougit à son tour, baissa les yeux et se hâta de changer de conversation.

— Oui, continua-t-elle précipitamment, oh! oui, le temps s'envole... Il a des ailes de goéland... Ce qu'il y a de pis, c'est que nous ne nous apercevons pas de la fuite des années. Il me semble que c'était hier que vous peigniez mon portrait dans notre jardin de Kerdouarnec. Et cependant que de choses se sont passées depuis... depuis le soir où nous nous sommes quittés dans les hêtres de l'allée!... Vous n'avez pas idée de ce que j'ai souffert alors, dans cette maison où j'avais été trois mois si heureuse et où tout me parlait de vous... Je m'y retrouvais isolée, désorientée, en butte aux reproches et à la mauvaise humeur de mon père, qui s'indignait de ma « folie » et cherchait à m'en guérir, en me

présentant à chaque instant un nouveau *parti* avantageux. C'étaient des luttes pénibles et des accès de colère chaque fois que je m'entêtais dans mon refus. Au commencement, je me consolais en pensant à vous et en vous écrivant, mais... vous ne me répondiez pas... N'avez-vous pas reçu mes lettres?

— Si fait, répliqua Cormier en baissant la tête; seulement le refus de M. de Tromelin m'avait tellement humilié et irrité que je ne me sentais plus la force de vous répondre. D'ailleurs, votre père m'avait fait promettre de ne point encourager ce qu'il appelait dédaigneusement « un enfantillage »; je me disais que l'incertitude de mon avenir m'interdisait de songer à vous et... je cherchais à vous oublier... Pardonnez-le-moi.

— Je ne vous oubliais pas, moi. Comme je vous l'avais déclaré en vous quittant, aucune volonté ne pouvait vous arracher de mon cœur. Ah! votre silence m'a été une peine plus cruelle que les colères et les exigences de mon père!... A travers toutes ces épreuves, les années passaient. Mon père vieillissait, sa santé s'altérait et il me suppliait toujours de me marier. L'idée de me laisser seule à Kerdouarnec, s'il venait à mourir, le tourmentait tellement pendant sa maladie, que je finissais par faiblir. J'étais sans nouvelles de vous; je supposais — et c'était vrai — que vous ne m'aimiez plus, que je ne vous reverrais jamais à Douarnenez. Alors je me résignai à épouser un de nos voisins de campagne, M. de Plonéis, qui avait plus du double de mon âge.

ANDRÉ THEURIET.

(A suivre.)



(Reproduction interdite. Droits de traduction expressément réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.)



MARIANNIC

Par ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRATIONS DE MARCHETTI

(N° 4. — Voir nos trois derniers numéros.)

— Je ne pouvais pas aimer M. de Plonéis et je l'en prévins franchement; mais je lui promis que je serais une femme dévouée, fidèle et bonne, et je crois que je lui ai tenu parole : j'ai vécu près de lui, à Coat-an-air et je lui ai rendu la vie aussi douce que possible. C'est peu de temps après mon mariage que j'ai recommencé à entendre parler de vous. Chaque fois que le Salon de peinture s'ouvrait, je me jetais sur les journaux. J'ai appris ainsi d'année en année le succès de vos tableaux, votre décoration... enfin tout ce qui vous arrivait d'heureux. Je m'en rejouissais tout bas et je me sentais très fière d'avoir été la première à vous prédire un brillant avenir. J'avais, naturellement, emporté avec moi mon portrait... celui qui me représentait en artisane allant aux noces; chaque fois que je le regardais, mes yeux se mouillaient et, en dépit de mes scrupules de conscience, je ne pouvais m'empêcher de penser à vous et de souhaiter de vous revoir encore une fois...

Elle s'arrêta un moment. En recevant ces naïves confidences, Yves était vivement remué. Sa mauvaise humeur se dissipait. Il prit l'une des mains de Mariannic et la serra :

— Ah! s'écria-t-il, combien vous valez mieux que moi!

Il regardait plus attentivement son ancienne amie, pâle et svelte dans sa robe de cachemire noir. Il remarqua qu'elle était également coiffée d'une capote de crêpe noir, et lui demanda :

— Vous êtes en deuil?... Est-ce que...?

— Oui, répondit-elle, je suis doublement en deuil, car j'ai perdu successivement mon père et mon mari... Ils sont morts à un an de distance...

que Dieu leur fasse paix!... Après mon veuvage, je suis retournée à Kerdouarnec et j'y suis moi-même tombée malade... J'étais dans un état de langueur et je dépérissais petit à petit. Mon médecin m'a conseillé de changer d'air et de voyager. Alors je me suis décidée à visiter Paris que je ne connaissais pas... Je me disais que peut-être j'aurais la chance d'y revoir l'ami d'autrefois, et cela me rendait des forces. Mais une fois arrivée au milieu de cet énorme entassement de maisons, au milieu de cette foule grouillant par les rues, le découragement m'a prise... Je n'osais plus me mettre à votre recherche; je me demandais avec terreur comment je me présenterais à vous. Je ne savais si vous étiez marié, et si vous consentiriez à me recevoir. Enfin j'ai surmonté ma peur et je suis venue... Ce n'est pas très correct, ce que j'ai fait... Mais, à nos âges, je pense bien que personne n'y trouvera à redire...

Yves ressaisit la main de Mariannic et la baisa.

— Vous avez eu raison de venir, murmura-t-il d'une voix étranglée, votre visite m'a fait du bien...

Elle leva vers lui ses yeux reconnaissants, où le contentement mettait un rayon de jeunesse. Puis, après avoir observé de nouveau la figure lasse et ravagée du peintre ainsi que le délabrement de l'atelier, une angoisse embua ses claires prunelles et un imperceptible frisson courut sur ses épaules.

— Parlez-moi de vous, reprit-elle timidement, tant de choses vous sont arrivées depuis notre séparation... Racontez-moi tout, le bon et le mauvais.

Un sourire amer crispa les lèvres de Yves Cormier.

— Le bon et le mauvais ! répéta-t-il sarcastiquement, en affectant un ton gouailleur ; pour le quart d'heure, il y a, ma foi ! plus de mauvais que de bon ; je suis forcé d'en convenir et, quand je voudrais vous le dissimuler, le taudis où vous me trouvez me donnerait un cruel démenti... Votre père avait raison jadis de me congédier, en déclarant que le métier d'artiste était trop aléatoire... Un jour, en haut de la roue de Fortune, et le lendemain, tout en bas... La chance m'a d'abord traité en enfant gâté ; mais depuis quelque temps elle s'est fatiguée de me sourire et elle m'a lâché. C'est une série à la noire ; espérons qu'elle passera !... En tout cas, j'ai encore de l'œil et de la patte, et il suffit d'un bon tableau pour me relancer en plein azur... Tenez, je suis certain que votre visite me portera bonheur et que je vais pouvoir travailler avec plus de cœur, maintenant que je vous ai revue...

Il s'efforçait de parler d'un ton léger et insouciant, autant pour abuser Mariannic que pour sauvegarder son amour-propre ; mais il avait beau s'évertuer à jouer l'homme confiant et sûr de remonter le courant, quelque chose sonnait faux dans son accent, et la veuve ne s'y trompa point. Comme Yves le craignait, l'huissier avait jase et, d'ailleurs, avant son départ, Mariannic avait lu dans les journaux certaines allusions, peu charitables, à la déconfiture d'Yves Cormier.

— Assurément, soupira-t-elle, ce n'est qu'une crise passagère... Avec votre talent et votre force de volonté, je suis convaincue que vous parviendrez à triompher d'une injuste défaveur... Seulement, cela peut durer quelques mois encore et, dans l'intervalle, il est nécessaire que vous ayez toute votre tranquillité d'esprit ; il me semble qu'on ne doit bien travailler que lorsqu'on n'a de soucis d'aucune sorte... Et, à ce propos, je voudrais vous prier d'une chose...

Elle s'arrêta, hésitante, visiblement troublée, et toussa comme pour dissiper un subit enrouement :

— D'abord, continua-t-elle, permettez que j'agisse avec vous en amie... en vieille amie, et promettez-moi de m'accorder ce que je vous demanderai.

Il sourit tristement, comme quelqu'un qui n'est plus guère habitué à se voir demander un service :

— S'il est en mon pouvoir de vous être utile en quoi que ce soit, c'est chose faite d'avance.

— A la bonne heure !... Me voilà tout à fait à l'aise, car cette chose dépend uniquement de vous... Maintenant, écoutez-moi !...

Alors, avec mille délicates précautions, avec le tact exquis d'une main féminine pansant une blessure, elle lui expliqua que M. de Plonéis l'avait instituée sa légataire universelle et que, possédant déjà une fortune assez ronde du chef de son père, elle avait vendu les propriétés de son mari. La vente avait eu lieu au comptant et elle se trouvait à la tête de capitaux dont le placement l'embarassait.

— J'ai entre les mains, ajouta-t-elle, un argent dont je ne sais que faire. Or, tandis que tout à

l'heure vous confessiez vous-même que vous vous trouviez momentanément à court, l'idée m'est venue que vous consentiriez peut-être à m'aider à placer mes fonds, en devenant mon débiteur, et... et... Enfin vous me rendriez bien heureuse en acceptant une vingtaine de mille francs que je mets de grand cœur à votre disposition.

A mesure qu'elle balbutiait cette offre de service, Yves éprouvait à la fois un sentiment de honte et d'admiration attendrie. Mariannic, venant le chercher dans ce misérable atelier où il cachait sa détresse, lui rappelait la touchante légende d'Edith au cou de cygne, devenue vieille et allant retourner les morts sur le champ de bataille d'Hastings, afin de retrouver le corps d'Hérald, son amoureux d'autrefois... Son cœur s'émut, mais il avait trop d'orgueil pour laisser paraître son émotion, et pour avouer une misère plus affreuse que ne le croyait Mariannic de Tromelin. D'ailleurs, il se faisait conscience de recevoir l'argent de cette chère créature qui l'avait jadis si généreusement aimé et qu'il avait, lui, si brutalement oubliée.

Il porta une seconde fois à ses lèvres la main de Mariannic, puis secoua négativement la tête :

— Non, ma chère amie, votre argent serait trop mal placé et je me ferais scrupule de l'accepter... Je ne vous en suis pas moins reconnaissant d'avoir pensé à moi et je vous promets que, si j'ai jamais besoin d'un service de ce genre, c'est à vous que je m'adresserai... Mais je n'en suis pas là ; je vous le répète, quelque chose me dit qu'avant peu je serai haut la côte.

Il formulait son refus d'un air dégagé, d'un ton enjoué ; néanmoins son regard gêné fuyait celui de la veuve. Ses yeux se tournaient vers la fenêtre ouverte, et se fixaient obstinément, farouchement sur la barre d'appui.

— D'ailleurs, continua-t-il d'une voix moins assurée, en admettant que la guigne me poursuive, elle ne mettrait que moi dans l'embarras... Je n'ai ni femme ni enfants qui puissent souffrir de ma malchance, et quand on n'a de responsabilité qu'envers soi-même, on trouve toujours un moyen de sortir du pétrin !

La pieuse Mariannic l'écoutait d'un air scandalisé ; sans bien comprendre le sens mystérieux de ses paroles, elle y devinait je ne sais quoi d'ominieux et de peu orthodoxe. Elle secouait chagrinement la tête et hasardait de timides objections.

— Bah ! s'écria Yves, ne parlons plus de ça !... Je suis trop ravi de vous revoir pour perdre le temps à me noircir vilainement l'esprit... Laissez-moi m'asseoir près de vous, Mariannic, et causons de notre pays de Bretagne.

Alors, près de la fenêtre où le bourdonnement du grand Paris arrivait comme le bruit sourd de l'océan, sous les châtaigneraies de Ploa-ré, ils remuèrent avec délectation les douces cendres du passé.

Bien qu'elle fût consternée du refus opposé par le peintre, et bien que la façon dont ce refus avait été formulé fût loin de calmer ses inquiétudes,

Mariannic se pretait complaisamment à ce rappel de choses d'autrefois. Elle le provoquait même, espérant que la griserie de cette évocation modifierait les dispositions d'esprit d'Yves Cormier.

— Vous ne reconnaitriez plus le pays, disait-elle : tout y est bien changé depuis vingt ans... On nous a fait un chemin de fer qui va jusqu'à Audierne et qui a bouleversé nos habitudes. Les jeunes gens d'à présent méprisent le costume et les usages d'autrefois ; les *bragon-braz* et les longs cheveux ont disparu : avant peu, il ne restera plus rien de la vieille Bretagne que nous aimions.

— Et Kerdouarnec, questionnait le peintre, j'espère bien qu'il a échappé à la contagion et ne s'est point transformé ?

— Dieu nous en préserve !... Pas un clou n'a été changé. J'ai exigé qu'on ne touche à rien. Si vous revenez jamais à Ploa-ré, vous retrouverez tout à la même place, comme dans le château de la Belle au bois dormant... Le salon a conservé ses verdures et ses fauteuils de lampas ; le jardin contient toujours un fouillis de plantes qui sentent bon, et le long du vivier, la vigne vierge ombrage encore la terrasse... Je vis toute seule au milieu de mes reliques, et autour de moi, la physionomie des choses s'est maintenue si intacte, si pareille... que, par moments, il me semble que le temps n'a pas marché et que je vais vous voir descendre du perron où grimpe le même pied de jasmin...

— Le vivier endormi à l'ombre des lauriers-roses, la vigne-vierge ! s'écriait Yves, comme tout cela me revient à l'esprit, en vous écoutant !... Je nous revois tous deux, appuyés au parapet du vieux mur tapissé de capillaires et regardant onduler la lande grise et verte... Ah ! si l'on pouvait recommencer sa vie !... Si l'on savait d'avance que l'ambition, les désirs de succès et de fortune sont des fruits pleins de cendre !... Quand on s'en aperçoit, il n'est plus temps, la journée est quasi finie, la nuit tombe et on demeure fourvoyé dans des fondrières d'où l'on ne peut plus sortir.

Ils étaient devenus silencieux. Enfoncés et comme perdus dans ces ressouvenances, ils n'avaient plus la notion de l'heure. Et le jour tombait réellement ; l'atelier s'obscurcissait, et le soleil de septembre avait déjà disparu derrière l'Observatoire. Mariannic se leva comme à regret.

— Il est tard, murmura-t-elle, il faut que je parte... Je suis contente de vous avoir retrouvé, mon ami ; vous me permettrez de revenir vous voir, n'est-ce pas ?

— Sans doute, nous nous reverrons, dit-il en détournant les yeux.

Mais intérieurement il songait : « Pourquoi la revoir ? Je ne puis être pour elle qu'un objet de pitié et je ne veux pas lui donner de nouveau le spectacle de ma déchéance. Demain sera peut-être encore plus désastreux, plus lamentable qu'hier ; je suis à bout d'expédients, à bout de force... Ne vaut-il pas mieux que nous restions tous deux sous la consolante impression d'aujourd'hui ? On ne rêve pas deux fois le même rêve ; je préfère la quitter

et m'en aller de ce monde avant que je ne lui fasse honte et qu'elle ne se dégoûte de moi. »

Inquiète de son mutisme, Mariannic le considérait à la lueur trouble du crépuscule et, avec la divination pénétrante de ceux qui aiment, il lui semblait, dans les yeux farouches de Cormier, lire de funèbres et tragiques résolutions.

— Si je ne vous dérange pas, insista-t-elle, je reviendrai demain à la même heure.

— Non, répondit-il brusquement, pas demain !... Vous ne me trouveriez pas ici... C'est moi qui irai vous voir... Où êtes-vous descendue ?

Elle lui donna son adresse d'une voix tremblante, mais elle crut s'apercevoir qu'il l'écoutait à peine ; il se hâta de répondre distraitement :

— Bien... Je passerai demain à votre hôtel. — Merci encore de votre visite et permettez-moi de vous embrasser...

Ils étaient déjà près de la porte ; elle inclina vers lui sa tête et il mit un baiser sur les beaux yeux couleur de mer.

— Maintenant, soupira-t-il, adieu, Mariannic !...

Mais, comme il entr'ouvrait la porte, elle la ferma vivement, et, lui saisissant les mains, elle le ramena jusqu'au milieu de l'atelier.

IV

— Non, s'écria-t-elle énergiquement, je ne partirai pas ainsi !... Quelque chose me dit que vous me trompez et que je ne vous reverrai plus... Ne mentez pas, Yves, ajouta-t-elle en breton, avouez que vous roulez dans votre tête de mauvaises pensées et que vous voulez vous tuer.

Il baissait le front et gardait un morne silence.

— Oh ! Yves, vous, un Breton et un chrétien, vous méditez de sortir de la vie, sans la permission de Dieu ?... Faut-il que votre Paris vous ait perverti à ce point, et n'avez-vous pas honte ?... Sainte Vierge, est-il possible que je sois venue ici pour vous voir tomber dans le puits de l'enfer !

Elle s'était rassise sur le vieux divan et, le visage dans les mains, elle fondit en larmes.

En entendant les reproches qu'elle lui adressait dans sa langue maternelle, Yves avait déjà été violemment secoué : mais devant la douleur de la seule amie qui lui fût restée fidèle, son cœur endurci se brisa, un sanglot se noua dans sa gorge, et son orgueil chancela.

Il s'agenouilla aux pieds de la chère créature et lui saisit les mains :

— Mariannic, supplia-t-il, ne pleurez pas !... Vos larmes ajoutent un navrement de plus à mes misères... Vous qui vivez honnêtement et pieusement dans votre maison de Kerdouarnec, vous ne savez pas quelle existence de cerf traqué par les chiens je mène ici... J'ai été ébloui par mon succès, j'ai dépensé mon argent avec la même facilité que je le gagnais, puis le désastre est venu, et la gêne, et les créanciers qui vous talonnent... Le travail devient plus hasardeux et plus impossible, les jours se suivent toujours plus noirs, avec le déses-

poir au bout... Croyez-moi, c'est un enfer plus affreux que celui dont vous parlez. A la fin, on perd patience, et on cherche une porte pour en sortir!

Mariannic hochait la tête :

— Il y a d'autres moyens d'en sortir que de se damner éternellement.

— Eh! pensez-vous que je n'aie pas cherché?... Les remèdes que j'ai essayés ne m'ont pas réussi et je n'en connais plus d'autres.

— J'en connais un, moi... C'est d'avoir foi en Dieu et en ses amis; c'est de ne pas repousser leurs bons offices... Tenez, Yves, j'ai été maladroit avec vous tout à l'heure. Je n'ai pas réfléchi que si mon cœur, depuis vingt-cinq ans, était resté le même, les préoccupations et les façons de vivre du monde de Paris avaient pu changer le vôtre. Je vous ai parlé comme j'aurais fait à Kerdouarnec, quand nos pensées, nos sentiments, tout était en commun; quand nous nous comprenions à demi-mot, quand nous nous aimions enfin... L'amour nous préservait de ces susceptibilités, de ces malentendus qui se produisent entre étrangers, et qui arrêtent toute expansion... Mais aujourd'hui je me rends compte de ma gaucherie campagnarde... J'aurais dû simplement vous dire que je vous aime comme au premier jour. S'il est des offres de service qui deviennent humiliantes, offensantes, quand elles sont le fait d'un étranger, on peut tout accepter de la part de ceux qui vous sont passionnément attachés... Oui, passionnément!... Je conviens qu'à mon âge, cela prête à rire, mais je suis d'un pays où tout ce qui est sincère n'est jamais ridicule, et où l'amour dure jusqu'à la mort.. Au temps de Kerdouarnec, vous étiez pauvre comme aujourd'hui; cela ne vous eût pas cependant empêché de m'épouser, si mon père s'était montré plus raisonnable et si son brusque refus ne vous avait pas éloigné. Eh bien! maintenant que je suis libre de disposer de ma personne, agissez comme vous auriez agi quand nous étions jeunes, et consentez à partager ce que je possède!

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix suppliante, comme un enfant qui sollicite une faveur et tremble de subir un refus. Yves, en l'écoutant, sentait à la fois son admiration croître et ses scrupules se réveiller. Il se jugeait indigne de ce dévouement. Une secrète pudeur se révoltait en lui, à l'idée de bénéficier de cet élan d'amour qui se manifestait à l'heure de sa pire détresse. S'il acceptait maintenant l'offre de Mariannic, il aurait trop l'air d'obéir à un ignoble calcul d'intérêt. Dans le plein de sa misère, il avait conservé intactes sa délicatesse et sa fierté, et il éprouvait une instinctive répugnance à passer à ses propres yeux pour un homme qui a épousé une femme riche, uniquement parce qu'il a eu peur de mourir de faim.

— Vous avez une adorable et exquise bonté, répondit-il, mais je ne suis pas digne de vous et je me sens trop misérable... Si je vous épousais, on m'accuserait de faire une basse spéculation et, en effet, toutes les apparences seraient contre moi.

— En vérité, vous êtes trop orgueilleux! s'écria-t-elle, révoltée à son tour... Croyez-vous donc avoir seul le privilège de la fierté et du respect humain?... Pensez-vous qu'il ne m'en ait rien coûté de passer par-dessus ces convenances que nous respectons si fort, nous autres provinciales, pour vous chercher à travers Paris et venir frapper à votre porte?... Que dirait-on à Douarnenez, si on me savait seule chez vous, à pareille heure? Quel jugement doivent même porter sur moi les gens d'ici en ne me voyant pas redescendre? Mais que m'importe? j'ai mis de côté mon amour-propre et mes scrupules, parce que mon affection pour vous est plus forte que tout, parce que vous êtes le seul ami qui me reste au monde... Ah! mon cher Yves, pour vous toucher et vous entraîner que ne puis-je retrouver mes vingt ans? que n'ai-je encore cet attrait de la jeunesse que vous vouliez bien m'accorder alors?... Peut-être réussirais-je à vous convaincre que, devant mon profond amour, l'orgueil et les chétives considérations mondaines doivent disparaître. Yves, souvenez-vous des bons jours de Kerdouarnec, des heures trop vite passées où nous faisons tous deux des projets d'avenir, sous les arbres du verger; où nous nous accoudions au mur de la terrasse, et où nous nous sentions si près l'un de l'autre, si fermement unis!... Le jardin est resté le même, comme mon cœur; les roses y fleurissent toujours en été, et le manoir vous attend toujours... Je voudrais posséder le charme de Viviane et les enchantements de Merlin pour vous y ramener et vous y retenir... Vous retrouveriez là cette paix de l'esprit et cette amitié chaude, hors desquelles il n'y a rien de précieux et de durable en ce monde...

Tandis qu'elle parlait, la nuit était tout à fait venue. Dans l'enténébrement de l'atelier on ne distinguait plus que la blancheur du visage de Mariannic et l'éclat humide de ses yeux printaniers. Sa voix d'argent montait sous le châssis vitré, aussi limpide, aussi sympathique et musicale qu'au temps où Yves l'écoutait, ravi, sous les châtagniers de Kerdouarnec; et de cette musique d'autrefois s'exhalait une irrésistible tendresse. Cormier ne raisonnait ni ne luttait plus. Il était entièrement ressaisi par le spectre de sa jeunesse. Le présent semblait aboli; il avait l'illusion que vingt-cinq années s'étaient évaporées et que le passé ressuscitait. Il se revoyait auprès de Mariannic de Tromelin, si fraîche et originale en son costume d'artisanne bretonne. Son cœur rajeunissait, un aimant l'attirait vers les beaux yeux purs de son amie. La source d'amour jaillissait de nouveau et lui rafraichissait les lèvres.

— O Mariannic, ô ma douce! murmura-t-il en breton.

Il la prit dans ses bras, la serra contre sa poitrine et, en sanglotant, baisa tendrement ses cheveux et ses yeux.

— Je vous aime! balbutiait-il; ordonnez et je vous obéirai...



— Bien vrai? s'écria-t-elle, ravie, vous reviendrez avec moi en Bretagne?

— J'irai où vous irez, je vous appartiens... Dites-moi le jour où vous voulez partir et vous me trouverez à la gare.

— Oh! reprit la vaillante fille, je ne vous quitte

plus... Il y a, ce soir, à onze heures, un train pour Douarnenez. J'ai une voiture en bas : hâtez-vous de préparer votre bagage; nous irons chercher le mien à l'hôtel et nous partirons cette nuit même...

Mariannic ne voulait pas laisser à son ami le temps de la réflexion, et, grâce à elle, la confection

de la valise fut tôt achevée. Deux heures après, ils soupaient hâtivement au buffet, en attendant le train de Bretagne...

Et aujourd'hui Yves Cormier est devenu un bourgeois campagnard. — A son arrivée, il a occupé sa chambre d'autrefois, à Plô-mar, et y est resté jusqu'à l'expiration des délais nécessaires pour les publications de son mariage. Au bout d'un mois, il a conduit à la mairie et à l'église de Ploa-ré Mariannic, rajeuni par le bonheur de voir enfin son rêve réalisé; puis ils sont rentrés sans bruit dans ce manoir de Kerdouarnec, que le peintre avait quitté avec tant d'amertume au cœur. Yves y savoure maintenant en toute sécurité, comme Mariannic le lui avait promis, la paix de l'esprit et les gâteries d'une affection dévouée. Mais, hélas! il n'y a plus retrouvé son talent d'autrefois. Les déboires et les dégoûts des dernières années de sa vie d'artiste lui ont ôté le désir de courir de nouveau après le succès. La sève de la production s'est tarie. De sa profession abandonnée, l'amour seul de la nature bretonne lui est resté. Quand il va et vient à travers le domaine, dont il surveille l'exploitation, il est toujours empoigné par les colorations du ciel et de la mer, par la fraîcheur des chemins creux et la poésie de la lande. Seulement il se borne à admirer, il n'est plus tenté de reprendre un pinceau et de rendre son impression sur un carré de toile. Il a à l'encontre

de la peinture une rancune pareille à celle qu'un buveur novice garde contre un vin capiteux qui l'a intoxiqué. Pourtant, parfois, à l'époque du Salon, quand ses yeux parcourent un journal où l'on donne des détails sur la journée du vernissage et où l'on discute les mérites des tableaux en vedette, il demeure longtemps mélancolique. Il se rappelle les bruyants succès d'autrefois; il songe que ce même chroniqueur lui a prodigué, au temps de sa gloire, des phrases élogieuses toutes semblables, et une lueur de regret passe dans ses prunelles. Mariannic alors lui enlève doucement le journal; attentive et prompte à lire dans le cœur de celui qu'elle aime, elle l'entraîne avec une caresse hors du logis. Ils s'en vont lentement à travers les allées de l'antique jardin, jusqu'à la terrasse où le vivier dort sous une couche de lentilles vertes. Le vent du large leur apporte le bercement rythmé des vagues, le susurrement de la châtaigneraie, et Mariannic montrant à Yves, d'un geste amplifié, la lande onduleuse et bleuâtre, semble lui dire à peu près comme dans l'*Imitation*: « Que pourrais-tu voir ailleurs que tu ne puisses voir ici? Voici le ciel, la terre et la mer, et ce sont les éléments de la vraie et éternelle beauté. »

ANDRÉ THEURIET.

FIN

(Reproduction interdite. Droits de traduction expressément réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.)

MON AMI GEORGES

Retrouver, quand on court sur ses quarante ans, un ami perdu depuis un quart de siècle, est une aventure banale peut-être, mais qui n'est ni sans charme ni sans mélancolie. C'est le passé, le passé lumineux et gai, qui, sans souci aucun de l'heure présente, se glisse en votre âme renouvelée, vous enveloppe de rêve, s'impose à vous de l'ineffable douceur des souvenirs et triomphalement vous reprend tout entier. Et cette interruption de vie a quelque chose de délicieux à la fois et de cruel. Avec quelle ardente et craintive curiosité n'interroge-t-on pas ce visage qui surgit devant vous, pour y découvrir, sous les morsures, les stigmates et les humiliations de l'âge, la fraîcheur et la délicatesse des traits dont la vision lointaine s'évoque et se précise peu à peu? Et comme on voudrait pénétrer jusqu'à cette âme pour se rendre compte des atteintes qu'elle a subies du fait de la fréquentation des hommes et de la pratique de la vie! Puis quelle joie quand, avec beaucoup de bonne volonté, on est enfin parvenu à retrouver dans l'homme d'aujourd'hui un peu de l'enfant d'autrefois! Quelle étude l'un pour l'autre que celle des transformations, des déformations souvent, hélas! qu'ont subies dans ce long espace d'âge ces deux esprits, ces deux caractères, ces deux âmes! Si la gaieté s'est retirée de ces yeux qu'on a connus si rieurs, la bonté du moins, la bonté, ce charme qui survit à tous les autres, est-elle demeurée au fond de ce

cœur maltraité sans doute par la vie? Et l'amitié d'autan peut-elle renaître, continuer plutôt, aussi désintéressée et confiante? On l'espère, on le désire, mais on craint, et peut-être est-ce pour cela qu'on s'interroge tout d'abord avec tant de discrétion.

Et je suis arrivé à philosopher ainsi par la rencontre que je fis à Bordeaux, il y a quelques semaines à peine, de mon vieux camarade Georges Hauriot. Amis d'enfance, amis de collège, nous nous étions quittés au seuil de la vie, appelés à suivre des voies différentes, et voilà qu'au bout de vingt-cinq ans, grâce à un ami commun qui nous avait ménagé cette réunion et nous en avait avertis, ne voulant pas que rien de triste ni de décevant s'y mêlât, nous nous retrouvions la main dans la main, un peu d'émotion au cœur et dans les yeux. Georges, quand je l'avais vu pour la dernière fois, était novice à bord de l'*Lotrèpide* et s'appêtait à faire son premier voyage autour du monde: je ne voulus pas m'apercevoir du hâle que les embruns avaient déposé sur ses joues en fleur. J'avais, de mon côté, travaillé, peiné et souffert: il feignit d'ignorer mes cheveux grisonnants et mes rides précoces. Nous nous jurâmes mutuellement — un peu mélancoliques dans le fond — que nous n'avions presque pas changé et que, même sans l'intermédiaire de notre ami, nous nous fussions parfaitement reconnus.

— Es-tu devenu le psychologue, l'observateur fé-

roce, mais un peu crédule, que tu menaçais d'être? me dit-il.

— Et toi, mon ami Georges, es-tu toujours le coureur d'aventures, le garçon jovial, sceptique et railleur que j'avais présagé en toi dès le sein de ta nourrice? lui répliquai-je.

Georges secoua la tête.

— Le coureur d'aventures a été assagi par vingt ans de navigation. Le railleur n'existe plus. Quant au bon garçon jovial et sceptique, il a monté une usine, s'est marié et prend du ventre.

— Tant pis! lui répondis-je en riant. Quant à moi, j'observe toujours, mais on ne me fait plus prendre des vessies pour des lanternes.

Tout en devisant, nous avions pris place à la terrasse d'un café; pendant quelques instants nous revécûmes les bonnes, les chères années de jeunesse. Puis le présent nous reprit, nous franchîmes d'un bond ce passé d'un quart de siècle qui avait séparé nos deux routes; le gentil petit marin d'autrefois disparut et fit place de nouveau au bourgeois assagi.

— Alors plus d'idéal, plus de roman, plus rien? lui dis-je avec une figure si franchement déconfité qu'il éclata de rire.

— Plus rien, mon cher; tu vois en moi le moins idéal et le moins romanesque des hommes.

— Je le regrette, fis-je un peu fâché.

Mon ami Georges me regarda de nouveau en riant. Mais je lui en voulais, je boudai sérieusement, et, quand il vint à me parler de sa femme, je fus sur le point de lui demander le chiffre de la dot.

Il était onze heures et demie; Georges frappa sur la table avec une pièce de monnaie, régla la dépense, puis me prenant par le bras :

— En route! s'écria-t-il joyeusement.

— Pour où, mon brave?

— Pour chez moi, mon camarade. Je vais t'introduire au sein de ma famille, te présenter à ma femme et te jeter dans les jambes mes trois garçons. Nous allons arriver juste pour déjeuner.

— Volontiers, lui répondis-je, mais à une condition, c'est que ce soir je vous emmène tous dîner à Pessac : il y a là un certain restaurant...

— « La Réserve »! fit Georges avec un sursaut. Jamais, malheureux, jamais! Partout, excepté là. Que voulait dire cet effarement?

— Tu vas me forcer à te raconter une histoire, répondit Georges à mon interrogation muette. Mais bah! je te l'aurais toujours dite un jour ou l'autre. Oui, poursuivit-il, devenu subitement grave, une histoire arrivée il y a dix ans et dont le souvenir...

Il se passa la main sur le front et parut se recueillir un moment...

— Diable! pensai-je, cela promet d'être drôle.

Et, ralentissant le pas, Georges commença :

— J'allais bientôt quitter la mer, et entre deux campagnes j'étais venu à Bordeaux, invité par un vieil ami à assister au mariage de sa fille. La petite fête promettait d'être charmante, car le dîner devait avoir lieu à Pessac et sous un joli ciel d'automne, un ciel d'un bleu délicat, une brise caressante et douce passait par instants. Au logis de la mariée, parmi les femmes réunies avant le départ pour l'église, beaucoup étaient jeunes, jolies, avenantes et gaies. Une de ces dernières surtout, une jeune fille, par l'éclat de ses beaux yeux et la grâce de son sourire, amenait la joie sur tous les fronts. Cheveux de Vénitienne, teint de Pari-

sienne, regard d'Andalouse, elle mettait en son léger bavardage juste ce qu'il fallait d'accent bordelais pour relever la fadeur des propos obligatoirement échangés ces jours-là.

— Je la vois d'ici, m'écriai-je, et surtout je l'entends.

— C'était la fille du colonel Guillaîne, un vieux brave, teint de brique, moustache et barbiche blanches, brochette à la boutonnière, une santé physique et morale parfaite, me sembla-t-il. De temps à autre pourtant dans sa parole une certaine hésitation, suivie de l'inévitable *bredouillement* de l'homme qui craint d'avoir éveillé une impression désagréable et veut du reste rattraper le temps perdu. Mais ce détail, que je devais me rappeler plus tard, ne me frappa pas sur le moment. Et j'observais avec une sorte d'attendrissement son regard qui se promenait fièrement de sa femme, encore élégante et jeune, à sa fille, toute mignonne en sa fraîche toilette. J'appris sans déplaisir que j'avais été désigné pour être le cavalier de cette jolie personne, et j'obtins d'elle un beau sourire en réponse au compliment banal que je dus lui adresser quand on nous présenta. La même voiture nous emporta, le colonel, M^{lle} Guillaîne, une autre dame et moi, et le trajet jusqu'à l'église ne fut qu'une longue et amicale conversation.

Je crus devoir ici interrompre le narrateur :

— Je te vois venir, mon vieux camarade, lui dis-je. Tu avais trente ans, M^{lle} Guillaîne dix-neuf...

— Comme tu es loin de compte, mon pauvre ami! interrompit Georges à son tour; laisse-moi finir, cela vaudra mieux. Je ne te raconterai pas la cérémonie, continua-t-il. Au sortir de la sacristie, nous échangeâmes quelques mots, M^{lle} Guillaîne et moi. La jeune fille me parla de l'église que nous traversions en ce moment, et m'en parla avec émotion. Elle ne pouvait éveiller en son âme, cette vieille église pleine d'ombre et tiède d'encens, que de douces pensées : c'était là que l'enfant avait été baptisée, là que la fillette avait fait sa première communion...

— Là que la jeune fille se mariera demain, ajoutai-je.

On avait souri, rougi, et nous étions remontés en voiture, en route pour Pessac.

A peine installés, et pendant que nous filions au grand trot sur la route poussiéreuse, j'adressai la parole au colonel placé à ma gauche, en face de sa fille. A ma grande surprise, il me répondit à peine. Je revins à la charge, et cette fois encore je n'obtins d'autre réponse que de vagues monosyllabes. Que se passait-il, et d'où venait ce changement? Avais-je affaire à un maniaque, aimable le soir et grincheux à midi? Je regardai le colonel : la tête appuyée au dossier de la voiture, il se tenait immobile, les traits calmes et n'indiquant en rien la contrariété ou la mauvaise humeur.

Je me tournai vers la jeune fille qui, elle aussi, me parut avoir perdu sa belle et saine gaieté de tout à l'heure. Evidemment il y avait quelque chose. Mais quoi? Après une autre tentative tout aussi infructueuse que les deux premières pour engager la conversation, je pris le seul parti raisonnable, qui était d'attendre. Quelques instants d'un silence pénible, presque douloureux, s'écoulèrent. Une sorte d'anxiété, sans mobile apparent, sans raison plausible, peu à peu m'envahissait. Tout d'un coup je vis la jeune fille se pencher vivement vers le colonel :

— Es-tu fatigué, papa ?

Sans un mouvement, à voix presque basse, il répondit :

— Non.

Je crus devoir intervenir :

— La chaleur, peut-être ?

Et j'abaissai la glace restée levée de son côté.

Le colonel alors tourna légèrement la tête et me remercia d'un pâle sourire. Imbécile que j'étais de n'avoir pas deviné du premier coup le motif du silence de cet excellent homme. Je ne supposai, du reste, qu'un simple malaise, et j'allais adresser quelques mots de réconfort à M^{lle} Guillaîne, quand je vis celle-ci porter un mouchoir à ses yeux déjà rougis, et interroger de nouveau son père.

— Vas-tu mieux ? veux-tu que je fasse arrêter ?

— Non, ce n'est rien, répéta le vieux soldat de la même voix morne et lasse.

Tout d'un coup je me sentis pâlir, car je venais de me rappeler ce trouble dont j'ai parlé, ce *bre-douillement* significatif...

Sur un signe de moi, le cocher avait pressé son attelage.

— Nous arrivons au restaurant, Mademoiselle. Là-bas, monsieur votre père trouvera...

Un cri, un cri strident de la jeune fille me coupa la parole.

— Papa, papa, implorait-elle, je t'en prie, ne regarde pas comme cela !

Je tournai les yeux vers le colonel : un mouvement sec, automatique, lui avait viré pour ainsi dire brusquement la tête de mon côté, et il me regardait, maintenant, d'un œil égaré, terrifiant, fixe sous la paupière immobile. Mon Dieu ! qu'allait-ildonc se passer ? Une crise ? Une attaque d'apoplexie ?... Oui, hélas ! une attaque. Elle se déclara terrible, épouvantable. Au milieu des cahots de la voiture emportée dans un tourbillon, devant les deux femmes affolées et qui poussaient des cris, le malheureux, que j'essayai en vain de maintenir, pris d'abord d'un tremblement convulsif, se débattait puis bientôt retombait sur le coussin, la face exsangue, la tête balottant sur la poitrine.

La voix de Georges, à ce triste moment de son récit, tremblait étrangement. Je le regardai et je vis qu'il faisait des efforts désespérés pour maîtriser son émotion. Il se ressaisit enfin.

— Hein ? est-ce bête ? fit-il, et ridicule chez un vieux loup de mer ? Que veux-tu ? Pendant longtemps encore je vivrai cette heure sinistre, cette arrivée à la débandade de voitures pleines de têtes effarées se penchant aux portières, puis, une fois dans la cour du restaurant, ce moribond qu'on tire du landau, qu'on étend sur une chaise longue, qu'une femme et un enfant embrassent éperdument avec des appels de désespoir, tous ces gens en habit de fête se pressant consternés et donnant des conseils, et enfin terrassée, à bout de forces, la pauvre jeune fille allant pleurer silencieusement sur un banc du jardin... Puis la note lugubrement courbe qui se mêle à toute douleur humaine : les invités se plaignant, récriminant, demandant qu'on en finisse et déclarant hautement qu'un homme malade ne devrait pas accepter une invitation à une noce. Car on avait appris que cette attaque était la troisième : la jeune fille le savait, et ainsi s'expliquent ces regards d'angoisse du père et de son enfant dès le départ de l'église, tous deux s'efforçant, dans l'attente du terrible moment, avec

l'espoir insensé de l'ajourner peut-être, de se dissimuler l'un à l'autre leurs terreurs...

Georges s'arrêta, il était à bout de forces. Et c'était quelque chose de saisissant que la crispation douloureuse sous le coup de l'émotion, et surtout peut-être de la crainte de la trop laisser voir, de cette figure ordinairement si joviale. Il termina cependant.

— Et quel retour ! Les deux femmes accompagnant le cadavre dans la voiture de gala, la rentrée lugubre dans cette maison d'où tous trois étaient partis si heureux deux heures auparavant, et la veillée au milieu des sanglots qui commence pour les pauvres créatures près du corps du mari et du père, pendant que là-bas, à « La Réserve », la grande table en fer a cheval, la table chargée de fleurs et de laquelle on a enlevé à la hâte trois couverts, voit se rassembler autour d'elle les figures mornes des invités. Tiens, n'y pensons plus, fit brusquement Georges en manière de conclusion.

— Et puis, appuyai-je à mon tour, songe qu'il y a dix ans de cela ! dix ans c'est quelque chose, et ils sont rares les deuils qui durent aussi longtemps. La femme s'est résignée, la jeune fille s'est mariée sans doute, et qui sait si de son malheur même n'a pas surgi quelque roman d'amour...

Georges haussa les épaules.

— Quelque roman d'amour !... Poète, va, poète incorrigible ! La famille Guillaîne était sans fortune, mais le colonel avait de l'entregent et, à l'époque où se passa cette triste aventure, la jeune fille était promise, sinon fiancée, à un jeune et ambitieux officier. Le colonel mort et morte avec lui son influence, les deux femmes restées seules au monde avec la maigre pension donnée par le gouvernement, l'officier réfléchit, espaça ses visites et finalement disparut.

— Le vilain monsieur ! m'écriai-je.

— Toujours les grands mots ! répliqua Georges avec un calme qui commençait à m'exaspérer ; c'était un homme de son époque, voilà tout.

— Alors tu l'approuves ?

— Moi ? fit-il avec bravade ; mais c'est-à-dire que si l'on m'avait consulté... Voyons, voyons, mon cher ami, au prix où sont les choses de la vie...

Je crus inutile de répliquer. Je me sentais las, écœuré, dégoûté des hommes en général et de Georges en particulier. Ah ! que j'eusse voulu être à cent lieues de là !

— Nous voici arrivés, me dit-il en me montrant une belle maison du cours de l'Intendance.

— Bien, répondis-je machinalement.

Au deuxième étage Georges me fit entrer dans un luxueux salon, et devant cette richesse agressive et insolente s'évoqua en moi la vision douloureuse des deux pauvres créatures en deuil. Il disparut un moment et rentra bientôt, précédé d'une jeune femme dont la vue m'arracha presque un cri de surprise ! ces cheveux blonds, ces yeux noirs, ce teint mat... où avais-je vu cette figure qui se dressait devant moi souriante et gracieuse ?

— Ma femme, dit mon ami avec orgueil.

Puis, avec un regard plein à mon adresse d'une affectueuse raillerie et qu'il reporta aussitôt tout chargé de tendresse sur la jeune femme subitement devenue grave :

— La fille du colonel Guillaîne ! ajouta ce coquin de Georges.

JEAN SIGAUX.